

**Des parcours uniques vers
une mémoire collective**

Introduction

En octobre 1945, le Secrétariat général pour la police diligente une enquête afin de recenser les juifs déportés entre 1940 et 1944 depuis Dijon et les Dijonnais arrêtés dans d'autres villes. Le document établi par les services de police distingue les rafles opérées à Dijon, les arrestations isolées de juifs étrangers à Dijon et les arrestations de Dijonnais.

Trois rafles principales sont identifiées par les enquêteurs : celle du 26 février 1942, celle du 13 juillet 1942 qui précède la rafle du Vel d'Hiv à Paris, et enfin celle qui se traduit par le plus grand nombre d'arrestations, la rafle du 24 février 1944. Pour chaque arrestation sont précisés le plus souvent le nom, le prénom, la date et le lieu de naissance ainsi que le domicile et la date de l'arrestation. Parfois, seul le nom est mentionné. On peut noter que les 10 personnes mentionnées comme ayant été arrêtées le 9 octobre 1942 ne sont pas identifiées comme relevant d'une

rafle alors que manifestement ce fut le cas. Ils sont recensés dans la rubrique « arrestations isolées ».

Dans l'espace mémoriel dijonnais seule la rafle de février 1944 est rappelée précisément par une plaque commémorative posée en avril 2014 à l'école Jean-Jaurès, rue Jules-Ferry. Toutes les autres déportations sont rappelées de façon générique par une plaque apposée à la gare de Dijon-ville. Le texte gravé rappelle que la République rend « hommage aux victimes des persécutions racistes et antisémites et des crimes contre l'humanité » et invite le passant à ne pas oublier.

La rafle du 26 février 1942 est à ce jour totalement occultée dans l'histoire locale et n'est présente que partiellement et parfois de façon erronée dans les mémoires familiales de descendants marqués et traumatisés par cet épisode. Elle possède pourtant une particularité ; c'est la seule rafle d'otages juifs à Dijon.

Afin de combler ce vide mémoriel et historique, nous avons souhaité avec un groupe d'élèves volontaires reconstituer le parcours de ces 10 hommes arrêtés le 26 février 1942. En fait après les recherches,

nous nous sommes aperçus qu'ils étaient 12 mais 1 a réussi à échapper à la police allemande.

Parmi ces 12 hommes, 2 appartenaient à la Résistance. Nous avons souhaité aussi retracer l'histoire d'André Franck, autre résistant juif dijonnais oublié.

Grâce à des archives publiques mais aussi de nombreuses archives privées, autant de traces de leur existence, nous pouvons les voir vivre en famille, avec leurs amis et leurs camarades. Même si leur destin s'est achevé dramatiquement, nous avons voulu écrire l'histoire de juifs vivants.

Nous vous invitons à la découvrir et certainement à être émus comme nous l'avons été tout au long de ce projet. Chaque chapitre est une invitation à construire le devoir de connaissance et à nourrir notre part d'humanité.

Les enseignants ayant encadré le projet

Remerciements

Nous souhaitons tout d'abord remercier la Fondation Ernest et Claire Heilbronn, sous l'égide du Mémorial de la Shoah, Fondation reconnue d'utilité publique.

Nous remercions également Philippe Colot qui au travers le Souvenir Français parraine nos projets historiques et mémoriels depuis de longues années.

Nous apprécions aussi le soutien financier sans failles de la Fondation pour la Mémoire de la Shoah qui nous permet de mener à bien l'enseignement de l'histoire de la Shoah, ainsi que l'aide apportée par le ministère des Armées.

Nous souhaitons aussi remercier la direction du lycée international Charles de Gaulle, Dominique Javel, proviseur, et Isabelle Picard, proviseure-adjointe, qui rendent les projets possibles.

Nous avons fait de très belles rencontres, avec plusieurs familles, Spielmann, Kaufman, Salinger, Amon, Seignez et Aron. Nous les remercions pour leur confiance et espérons avoir été à la hauteur de leurs histoires familiales et de leurs ancêtres.

Chapitre 1

Robert, le chemin du retour (1908-1943)

Robert Roger Blum est un Français.

Il est né le deux juillet 1908 à Dijon.

Il était réserviste de l'armée française depuis 1931.

Pendant l'Occupation, il reste à Dijon.

Il ne rejoint pas sa famille à Lyon.

Il est seul lorsqu'il est emmené le 26 février 1942.

À Drancy, il envoie des lettres à son père et à sa sœur.

Elles seront nos seules traces de ses pensées.

Il sera déporté à Sobibor.

Il sera le seul de nos douze dijonnais à monter dans ce
convoi n°53 le 25 mars 1942.

Il y est mort.

Et aujourd'hui, il est grand temps pour lui de revenir à
la vie.

*À Claude, merci beaucoup pour tout ce que vous avez
fait pour nous.*

*Nous espérons vous rendre Robert,
Et graver son nom dans les mémoires.*

À Joachim Salinger, vous avez toute notre gratitude.

*Qu'il s'agisse des informations, ou bien de votre
dévotion,*

Vous avez été très important dans nos recherches.

*À Robert, merci d'avoir été, nous avons adoré
apprendre à vous connaître,
Et rien ne sera plus oublié.*

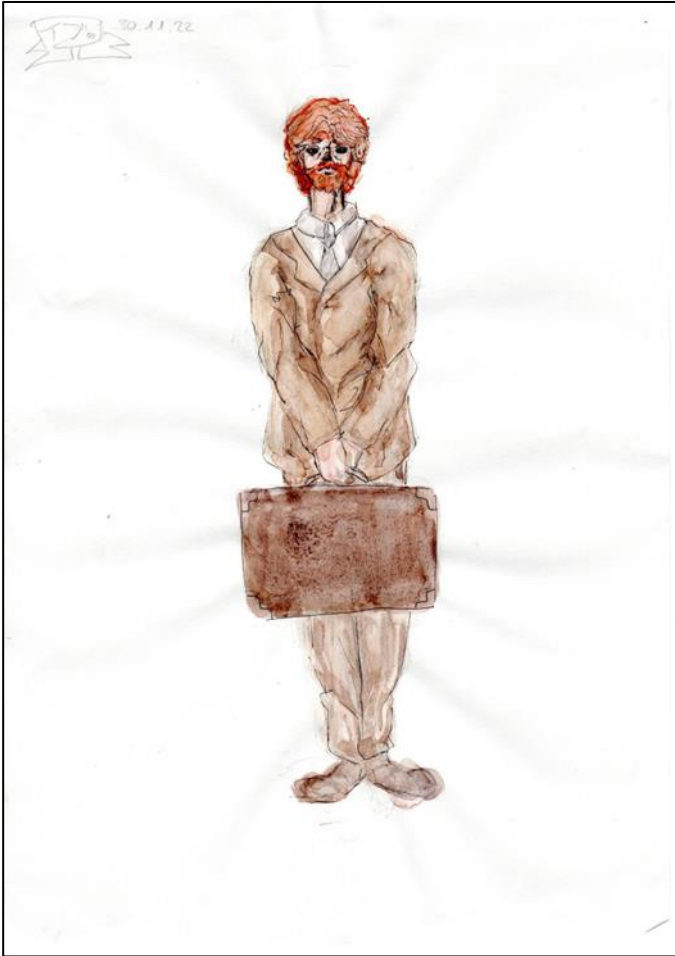
À la recherche de Robert Blum

Si nous devons décrire quelqu'un à nos amis, c'est souvent par les cheveux, les yeux, les traits physiques que nous commençons. Parce que c'est eux qui nous différencient. Et pour exister dans sa propre ombre, il nous faut un visage. C'est lui qui attire l'empathie des autres, lui qui attire les sourires et les regards. Lui qui parle avant même que nous n'ouvrions la bouche. Alors dans cette recherche pour rendre à Robert toute son humanité, cela a été notre priorité.

Robert Blum est un homme banal, voilà ce que nous savions de lui. Nous avions quelques descriptions physiques de lui, quelques détails, aucune image, aucune photo. Il était roux, aux yeux d'un gris clair. Un nez moyen, un front tout ce qu'il y a de plus normal. Son visage était ovale. Il était plutôt petit du haut de son mètre 67. Voilà ce à quoi il ressemblait. Une phrase ou deux sur une fiche matricule. Quelques mots sans rien d'unique, quelques mots qui appellent des milliers de visages, des milliers de corps, des milliers de gens. Pourtant Robert n'est que lui, ne ressemble qu'à lui, comme nous tous.

Nous avons alors cherché désespérément à lui redonner une forme, comme si c'était ça qui comptait, qui le rendait différent. Il fallait voir Robert, pas de simples mots, pas de simples caractères d'une encre tatouée à la va vite sur le papier. Il était quelqu'un. Un homme, banal, mais un homme. Alors notre première idée était de donner sa description à des artistes, des dessinateurs que nous connaissions. Il aurait eu des visages par dizaines, dont nous vous montrerons quelques extraits. Peut-être que nous aurions pu y trouver Robert, ou tout du moins une ombre de ce qu'il était.

Eve Quentin



Tao Dechand



Puis, parmi quelques photos, une de lui, encore bébé, devant le magasin de son père, dont nous parlerons plus tard. Sa mère est là, le tenant dans ses bras.

Une photo de famille, Alice, Robert et l'inconnue



Archives privées Claude Spielmann

Cependant, la chance nous a souri au détour d'un carton. Et grâce à Claude Spielmann, nous avons un visage pour Robert, enfin.

Robert, journée ou l' « on brade »

Archives privées Claude Spielmann

Il avait de grandes mains, un petit air d'acteur, un début de menton prononcé. Il a un regard, un sourire et des cheveux gominés, ramenés vers l'arrière. Il a les oreilles décollées, un grand cou, et l'air ébloui par le soleil sur la photo. La photo est coupée en deux, car il est ce qui compte ici. Derrière l'inscription « Robert mon frère » est tracée en gris. Cette photo est un dernier souvenir, un petit bout de journée. Il se tient sûrement devant le magasin de son père dont nous parlerons plus tard. Face à lui, tous types d'outils, derrière lui, une machine à moudre le café un peu vieillot, des fourches, un bric-à-brac synonyme d'un jour où l'on « brade » chez les Blum, comme écrit sur l'affiche de la boutique. Robert est donc au milieu de son monde, parmi les siens. Il complète ce tableau disparate que nous avons de lui.

Il est réel, il a vécu. Robert existe. Et il ressemblait à sa mère.

Une balade en campagne, l'uniforme pour impressionner ces dames



Archives privées Claude Spielmann

Il apparaît sûrement ici aussi, entouré de trois femmes, dont l'une de ses tantes et peut être sa sœur. Il ne sourit pas, mais il est là, dans son uniforme, témoin de sa participation à l'effort de guerre français. Ils se tiennent tous les quatre, faisant dos à un chemin, qu'elles parcourront sans lui à la fin de la guerre. Mais pour l'instant, les jours sont tranquilles, paisibles, à des lieux de ce que même la plus sauvage imagination ne pourrait inventer. C'est une victime, mais c'est un visage, un nom, une personne à part entière.

Néanmoins au-delà de l'apparence, c'est le caractère qui nous distingue, qui fait de nous un individu, qui fait de nous « quelqu'un ». Nos moindres décisions en portent sa trace, il est à l'origine de nous, de ce que nous sommes, de ce que nous aspirons à être. Et dans l'histoire, plus que le visage, c'est l'esprit et les actes qui restent.

Robert est un homme étrangement ordinaire. Il n'est pas excentrique, il n'est pas débordant il n'est pas impressionnant. Il est banal, conforme à des mœurs qui ne sont pas les nôtres certes, mais toujours terriblement normal. On ne le connaît ni homme d'une bonté franche, ni homme profondément mauvais. Il ne se démarque pas par des convictions qui traverseraient le temps et resteraient comme figées dans la mémoire de sa famille.

Nous pouvons dire, écrire, ce qu'il n'est pas, mais comment transmettre l'essence de ce qu'il était ? Nous ne lui connaissons que quelques failles, quelques travers qui pourraient lui donner davantage de consistance. Mais elles sont peu nombreuses et, puisque notre personnalité est le ciment de notre existence, il nous est difficile de la livrer aux autres.

Elle est transmise par l'histoire chaude, l'histoire des mémoires, des souvenirs de nos proches. Et Robert était un homme assez discret sur son entourage. Il a sûrement offert à des amis, où à une maîtresse, des morceaux de lui qui demeurent à ce jour inconnus.

Nous ne connaissons de lui que quelques défauts, quelques tâches d'encre sur la feuille blanche qu'il sera pour nous. Sa sœur, Odette, lui reprochait un léger penchant pour la boisson, pas maladif, non, juste assez pour agacer une petite sœur inquiète. Et cela offre à Robert une autre dimension, un vrai pied dans notre monde. Qu'y-a-t-il de plus humain, dans le fond, qu'un travers ? Robert un homme qui aime la boisson, voilà ce que nous savons.

Sa fiche matricule nous apprend quelque chose d'autre, il avait le vertige à cheval. Une peur, peut être légère, mais réelle de la hauteur, comme un jeu du destin pour le confiner dans une banalité terrible. Mais nous savons qu'il avait peur, comme vous, comme nous.

Il était des mélancoliques rêveurs, de ceux qui espèrent ou songent les yeux grands ouverts. Il y avait sûrement une certaine lassitude en lui, peut être

trouvait-il l'existence d'une vacuité immense et profonde ? Ou peut-être qu'il détonnait dans les couleurs du Dijon des années quarante ? Sa mélancolie est de celle de l'impossibilité des décisions plus que celle de la tristesse perpétuelle. Il était dans l'air de son temps, évoluant côte à côte avec son monde.

Il est donc un Homme, comme chacun d'entre nous, pas juste un chiffre dans un énième tableau, pas un numéro dans un innombrable graphique. Il est quelqu'un, et son souvenir est pour toujours gravé dans le papier, teinté de mots et d'encre, qui se substitueront aux images mais nous en inspireront de nouvelles.

Et c'est probablement sa personnalité qui l'a poussé dans son quotidien calme et tranquille.

Il habite 19 rue Berbisey à Dijon. Il ira à l'école primaire Turgot, qui est aujourd'hui l'école Joséphine Baker. Il a un degré d'instruction 3, ce qui signifie qu'il possède une instruction primaire assez développée. Il ne fera pas d'études.

Robert est un homme peu occupé, ou tout du moins un homme dont l'esprit paraît léger. La nonchalance, peut-être est-ce quelque chose qui correspond bien à son image. Il travaille dans le

magasin de sa sœur, mais elle lui reproche souvent un certain laisser aller. Il s'occupe de choses et d'autres, parcourant la campagne pour vendre les articles de la boutique d'Odette, il est son représentant de commerce. Robert fait juste ce qu'il faut, loin d'être passionné par son travail.

Il préfère aux heures passées entre les étoffes et tissus, celles passées dans les bars de Dijon. Son préféré : *Chez Simone*, près de la place Grangier à Dijon. Il aime l'alcool, sans être sous son emprise en permanence. Un peu comme une porte ouverte sur un monde plus gai, plus distrayant. Robert semble être un rêveur, ou tout du moins réticent à s'investir dans la réalité. Il n'est pas un homme extraordinaire. Mais cela veut-il dire qu'il n'en était pas un ?

La religion quant à elle, ne lui prend pas de temps. En effet, la famille n'a jamais été, et ne sera jamais religieuse. Il n'a de juif que le statut administratif. Il ne se sent pas particulièrement relié à cette identité. Et pour cause, il ne pratique pas et n'y croit que très peu. Robert est français avant quoi que ce soit d'autre. Et c'est pour cela qu'il ne craint pas de se

faire arrêter. C'est pour cela qu'il reste quand les autres partent. C'est pour ça qu'il est emmené.

On ne lui connaît pas de passe-temps, pas de hobby, pas d'intérêt particulier. Certains pans de sa vie resteront secrets à jamais. Sa mémoire est faite de souvenirs et d'archives, elle est imprécise, mais fixée dans le temps par ses mots, par les écrits. Robert Blum existe. Il a vécu et vivra à travers les lignes et pensées.

Et cette mémoire des hommes, mémoire des gens, mémoire de nous, nous la devons à notre entourage, ce cercle aussi restreint que large, aussi joyeux que triste, ce petit bout d'autre qui fait partie de nous. Notre famille nous préserve, nous protège dans la vie comme dans la mort. Notre souvenir y perdure.

Robert Blum est un homme de famille, et c'est grâce à elle que nous pouvons aujourd'hui vous le montrer sous la lumière que mérite chaque victime de l'horreur de la guerre.

Il est petit fils de Moïse Blum et de Florine Maus. Sa sœur et lui portent leurs prénoms. Un hommage voulu par leur père, sûrement.

Ce père, Henri Blum est le patriarche de la famille. Il est propriétaire d'un magasin d'antiquité

dans la Cour Gothique rue Berbisey à Dijon. Le même devant lequel Robert est photographié, encore bébé. Juste à côté, son oncle Jules Blum tient une boutique de brocanteur. Le dernier de la fratrie, Nathan, lui, est chiffonnier. Les Blum ont donc des magasins pour chaque type de clients, tous côte à côte, une affaire de famille en somme.

Nathan aura trois fils : Armand Samuel, René Raphaël et Gaston Moïse Blum. Ce dernier sera lui aussi déporté, apparaissant dans les registres de Drancy le 27 février 1944. Il était marchand, habitait 5 rue Scheurer-Kestner à Belfort. Il part pour Auschwitz dans le convoi 69 le 7 mars 1944, accompagné de sa femme, sa fille et ses beaux-parents. Ils seront tous présumés assassinés à l'arrivée du train, le 10 mars de la même année.

Pourtant la famille a été engagée dans la défense de ce pays qui les a vendus. Henri Blum a été un zouave (une unité française d'infanterie légère appartenant à l'armée d'Afrique). Son frère Jules aussi. Ils ont servi la France, car après tout ils sont français, comme vous, comme nous. Comment imaginer se battre pour autre chose ?

Son magasin offre à Henri un certain statut aristocratique, du fait de sa clientèle probablement bourgeoise, et peut être est-ce grâce à cela qu'il épouse Alice Bicard, malgré le fait qu'il soit divorcé. Elle devient une Blum et met au monde deux enfants : Robert Moïse Roger et Florine Odette Blum.

Florine Odette est une femme de caractère, préférant son second nom à celui hérité de sa grand-mère, peut-être pour être quelqu'un de différent, peut-être simplement parce qu'il lui plaît davantage avec son « o » qui ne s'oublie pas. Elle est à la tête de son propre magasin, engageant son frère. Elle y vend du tissu et envoie son frère battre la campagne pour chiner ses produits.

C'est par le biais de la communauté juive qu'elle devient la professeure de français d'Herbert Spielmann en 1933, un juif allemand qui fuit son pays. Ils se marient en 1934, Robert est leur témoin. Herbert s'engage dans la légion étrangère. Il dira plus tard à son fils qu'il s'agissait là plus d'un titre de gloire et qu'il « épiluchait les patates » pendant son service. Claude Spielmann, coco pour Robert, est né en 1937 du fruit de leur amour.

Herbert était un homme très têtu et son fils a hérité de cette qualité. Il quitte d'ailleurs la maison à 13 ans. Coco grandit dans un certain silence, pas une omerta, non, un silence du deuil. Sa mère et sa grand-mère ont toutes deux beaucoup attendu Robert le long des quais, cherchant comme tant d'autres un visage familier parmi les vagues noires de monde et de fantômes. Il y avait dans leurs yeux un « espoir fou » dira Claude. Elles l'ont pleuré, jamais oublié mais il ne revenait pas au détour des rires, il n'était pas le centre de la famille. Il était en quelque sorte un passé chéri, mais un passé.

**Photo du permis de conduire,
Henri Blum
(1926)**



Le Patriarche, Henri Blum



Archives privées Claude Spielmann

La Matriarche, Alice Blum



La Sœur Cadette, Odette Spielmann



Archives privées Claude Spielmann

**Jeunesse, engagement : le beau-frère, Herbert
Spielmann**



**Age adulte, sourire : le beau-frère, Herbert
Spielmann**



Archives privées Claude Spielmann

Une Promenade en Amoureux :



Archives privées Claude Spielmann

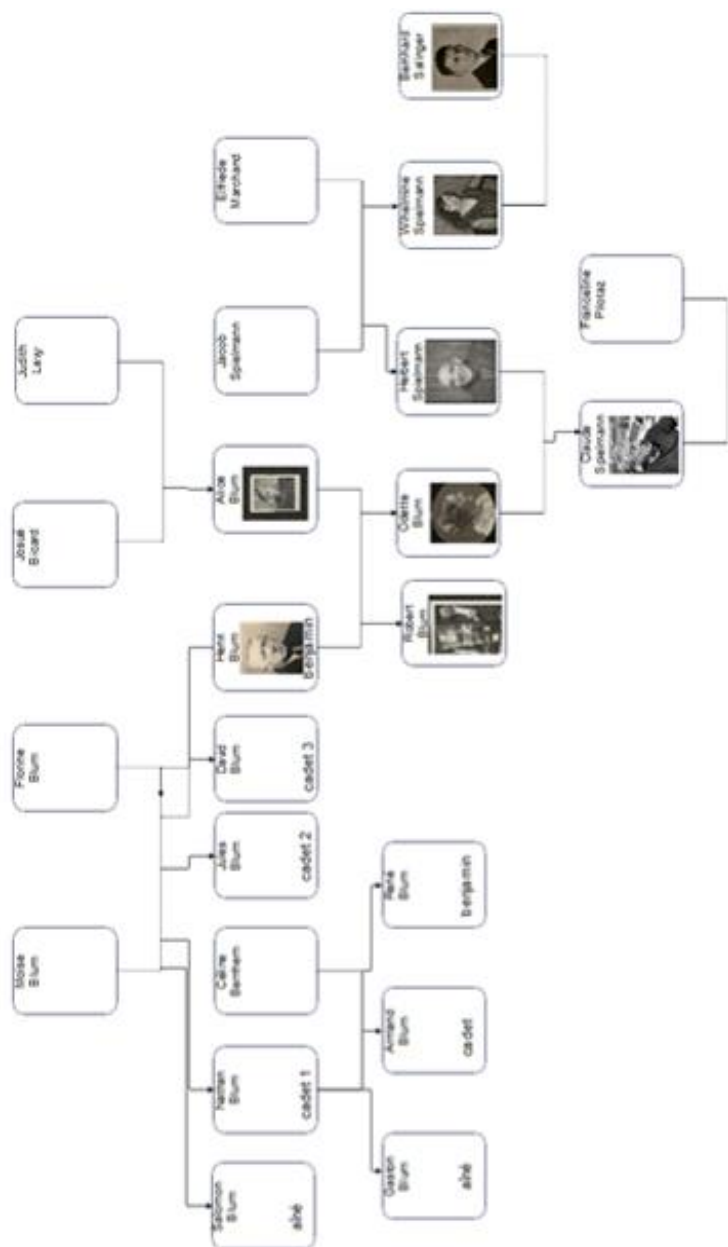


Claude Spielmann
et son cousin,
Jacob Salinger

Claude Spielmann



Archives privées Claude Spielmann



La famille Blum était une grande famille dijonnaise dont il ne reste que quelques souvenirs et photographies. Mais regardez-les, et ils existeront à jamais. Ce n'est que par la mémoire que l'histoire donne raison aux victimes de ces horreurs.

Pour ce qui est des amis, nous ne lui en connaissons aucun. Il avait sûrement des copains, des connaissances avec lesquelles il buvait. On ne lui connaît pas non plus d'ami d'enfance, pas de compagnons. Mais il faut bien des secrets à l'histoire d'une vie. Personne ne saura jamais tout de Robert, il restera ce qu'il a dit, ce qu'il a fait, avant ce qu'il enfouissait.

Nous ne lui connaissons pas d'amours, pas de maîtresse, contrairement à son père, il était probablement discret. Ou simplement plus heureux par lui-même. Sur sa fiche du camp de transit de Beaune-La-Rolande, il est écrit qu'il est célibataire, mais cela pouvait simplement signifier pas marié. Cela restera donc son secret, ce qui n'appartiendra pour toujours qu'à lui et que personne ne pourra jamais étaler sur le papier.

La famille Blum fuit à Lyon et en Champagne avant la déportation de Robert. Il ne les suit pas. Tous reviendront après la guerre à Dijon, mais la guerre leur aura pris leurs magasins, le commerce de toute une famille. Et ils ne les récupéreront jamais. C'était la réalité de ceux qui ont échappé aux camps, ou de ceux qui en sont revenus. Ce qu'on a laissé, on ne le retrouve pas, ou alors il faut se battre, encore, malgré le cauchemar, malgré le besoin de rentrer. Il faut se battre pour arracher aux opportunistes ce que la guerre nous a pris. La réalité de la Shoah, c'est la mort et l'errance. On nous prend tout, tout ce qu'on peut, tout ce qu'on a. Famille ou meubles, ami ou héritage, amour ou bijoux, sourires ou souvenirs, tout est volé, sans distinction. La pitié n'existe plus, le meurtre est rationnel, tout est rouage d'une machine infernale de l'extermination. Les hommes sont les chiens des hommes. Jusqu'à ce que l'histoire y mette un terme, et que seul le souvenir subsiste, ce souvenir que la honte porte de mains en mains, des nôtres, aux vôtres.

C'est la réalité de la déportation dont Robert a été une victime. Il est interné à Drancy, dans le bloc V, escalier 20, chambre 9. Il sera déporté presque un an

après les autres raflés à ses côtés, le 26 mars 1943. Il montera dans le convoi n° 53, l'un des rares convois français à aller à Sobibor. Un camp de la mort dont seuls 50 s'échapperont, grâce à une évasion. C'est la dernière destination, l'enfer dont personne n'échappe et qui noie les visages dans le feu et la fumée. Robert a été là-bas, il est mort là-bas.

Ensemble de clichés de Sobibor





Sources: USHUMM Sobibor Perpetrator Collection

L'histoire de ce convoi est pourtant marquée par des actes de résistances, preuve de la résilience des

juifs dont plus de la moitié étaient français. Le trajet se divise en plusieurs étapes. La première est le départ de Drancy pour la gare du Bourget. C'est la police française qui escorte 1008 prisonniers dont 118 enfants. Ils partent à 6h et arrivent à 7h20. Sur le chemin, il y aura deux évasions et les détenus chanteront la marseillaise sur le chemin. Ils résisteront.

Le train n'est parti qu'à 10h40, à cause du manque de wagons et leur mauvais état. Le train roula donc avec une certaine lenteur permettant à un juif de creuser un trou sur le côté d'un wagon par lequel 5 juifs s'échappèrent en approchant d'Épinay. Celui qui s'échappa par la gauche fut tué d'une balle. De ceux qui partirent à droite, un fut attrapé directement mais les deux autres furent poursuivis et se firent tirer dessus avant d'être rattrapés. Seul celui qui a fui par l'arrière put se fondre dans les travailleurs français de la SNCF et s'échapper. Les morts furent évacués à la gare de Châlons-sur-Marne et le train arriva à Novéant-sur-Moselle (à l'époque Neuburg an der Mosel) à 20h15.

À partir de ce point, plus rien. Un kommando allemand a pris en charge le convoi et l'escorte est repartie à Paris. Lorsqu'il arrivera à Sobibor, certains

seront sélectionnés pour faire partie du Sonderkommando. Nous ne saurons jamais ce qui est arrivé à Robert. Jamais. Le secret restera et rien ne pourra le dissiper. Robert a disparu. Et cela peut se voir dans sa dernière lettre écrite dans l'escalier 1, celui des départs.

Mes biens chers tous,

Je pense que vous avez reçu le message que je vous ai envoyé hier, mes craintes sont confirmées, et demain je quitte notre chère patrie pour une destination inconnue, dommage que je n'aie pu toucher aucun des deux colis que vous m'aviez envoyé, mais on nous a donné des provisions, et où l'on va, en travaillant l'on mange, et je ne suis pas le dernier à la tâche. Vous préviendrez le plus vite possible Lucie et Madame Grappe, car je ne crois pas que je pourrai le faire. Ne vous faites surtout aucun mauvais sang à mon sujet, même si vous n'avez pas de nouvelles bien que je croie que maintenant on peut correspondre de temps en temps. Je n'ai pris avec moi que le stricte nécessaire et je vous fais envoyer ma grande valise, car j'ai un sac à dos plus pratique, avec du linge sale, et propre en

surcroit, ou plutôt en surnombre. Je pars donc le cœur un peu gros en m'éloignant de vous mais la mauvaise saison est terminée et mes camarades que vous connaissez bien sont déjà partis depuis 10 mois, que j'ai gagné sur eux. J'espère que je ne resterai pas très longtemps parti, et que plus tard nous recommencerons une vie nouvelle, dans une famille déjà unie, mais dont les liens seront resserrés davantage par ces années de souffrance et d'exil. Je vais terminer mes biens chers tous, en vous criant courage comme j'en ai moi-même ; je vous demande pardon pour toutes les souffrances que j'ai pu vous faire dans ma vie, et à bientôt, je vous embrasse de tout mon pauvre cœur de fils et de frère.

Robert

PS : Amitiés à la famille Herbert- Embrassez bien fort le petit Claude.



À la mémoire d'un étranger

Aujourd'hui, au détour d'une rue, j'ai rencontré un homme.

Un parfait inconnu familier, sûrement d'une trentaine d'année, que la vie semblait porter à bout de bras.

Il était là, l'air fainéant, presque un peu arrogant, et pas bien grand.

Une légère odeur d'alcool s'échappait de lui, rien de fort, juste une fragrance teintée d'habitude.

Il toussotait doucement tout en avançant d'un pas fébrile.

Il semblait si réel que je crus un instant qu'un mirage se dressait là, à quelques mètres de moi, distant et pourtant si proche.

Nos yeux se sont croisés, nos regards se sont jeté l'ancre, nous étions médusés.

Il n'était rien qu'un passant de plus dans les rues parfois bondées de Dijon.

Il était banal, tout ce qu'il y a de plus normal, et mes yeux glissèrent le long de lui comme le long des murs.

Et ce bref échange résonna en moi comme une rencontre, comme la fin de sa course contre la montre. Aujourd'hui, au détour d'un souvenir, je l'ai vu et ne le verrai plus.

Il est mort.

Oui mort, effaçant ses torts, mort dans la maison des corps, mort à Sobibòr.

Alors que moi je vis.

Malgré tout, oui je vis bercée par de futiles ennuis, vis sans interdit, vis un peu pour lui.

Ode à Mnémosyne

Disparu	De ceux qui s'en sont
Entre les souvenirs, il	sortis.
est perdu.	
Il n'existe plus	Ce même oubli qui
Et il ne reste plus rien	fusille,
de ce qu'il fut.	Sans hésiter les instants
	où l'histoire vacille.
Son visage est effacé	Lui-même qui ronge
Par le temps agacé,	comme une chenille,
Qui laisse la pluie	Les liens qui unissaient
couler	les familles.
Pour couvrir la honte du	
passé.	Alors s'ils
	disparaissent,
Car il ne reste que	Transmettez leurs
l'oubli	forces, leurs faiblesses.
Comme échappatoire à	Pour que jamais leur
l'insomnie	souvenir ne cesse
Qui hante pourtant les	Et que toujours tous se
nuits	les rappellent avec
	tendresse.

Robert Blum, les retrouvailles

Robert Roger Blum est un Français.

Il est mort après le 26 mars 1943.

Il avait un visage.

Il avait une personnalité.

Il vivait à Dijon, il travaillait.

Il avait une famille.

Mais lorsqu'il est parti, ce qu'il était a disparu.

À travers ces pages nous avons voulu lui rendre ce
qu'on lui avait volé.

Il est le reflet de tous.

Un homme ordinaire, un Français, un rescapé de la
mémoire.

C'est un fils de cette histoire effervescente qu'est le
souvenir.

Cette biographie, tirée de pièces disparates de sa vie,
n'est pas complète.

Et elle ne le sera jamais.

Mais ce n'est pas son but.

Elle ne sert qu'à une chose.

À montrer à Robert le chemin du retour.

Lucie et Laurent

Chapitre 2
Puisqu'une photo laisse une
trace
Roger Lichtenstein
(1904-1942)

« Studio Roger » à Mulhouse, est né d'une passion pour la photographie, une passion vécue et éprouvée par un homme dont la photographie faisait partie intégrante de son histoire. Enfant de Nathan Lichtenstein et Flore Werthein, Jacques-Roger Lichtenstein est né le 23 août 1904 à Nyon en Suisse. Vous n'avez probablement jamais entendu ce nom, ni jamais vu son visage, pourtant, comme les autres il a marqué l'Histoire. D'après certaines sources, il serait mort le 1^{er} juillet 1946. Mais il est nécessaire de revenir à ses débuts pour comprendre que cette date n'est pas exacte.

Jacques-Roger est membre d'une fratrie de cinq enfants nés aussi à Nyon. L'aînée, Jeanne, naît le 10 mars 1901. Son frère Joseph-Paul, né le 22 janvier 1903, travaillera avec Jacques-Roger dans le studio de photographie.

Paul Lichtenstein (à droite)



Archives Michel Rothe

Deux autres enfants viennent compléter cette fratrie : Aaron-Alfred né le 20 novembre 1907 et la sœur cadette, Agnès, née le 7 mars 1909.

Leur père, Nathan Lichtenstein, est né en Suisse le 15 juin 1871 de Joseph et Julie Lichtenstein. Il est naturalisé français et exerce le métier d'employé de commerce. Alors qu'il habite à Auxonne, en Côte-d'Or, il effectue son service militaire à Dijon dans le 27^{ème} régiment d'infanterie pendant un an. Ensuite, il passe dans la réserve de l'armée territoriale.

décembre 1918. Il combat au sein du 59^e régiment territorial d'infanterie. Plus tard, il retourne en Suisse où il retrouve sa femme, Flore Werthein, et leurs cinq enfants.

Jacques-Roger s'installe à Mulhouse et ouvre un studio photo avec son frère Paul en 1928. Il travaille au 1 rue du Barrage, à Mulhouse dans un studio de photographie appelé « Studio Roger ». Il est spécialisé dans la photographie de portraits d'enfants, de mariages et dans la vente d'articles et d'appareils photos.

Documents publicitaires pour le Studio Roger





STUDIO ROGER
Fournitures Générales pour
Photographie et Cinématographie
DÉPOSITAIRE DES APPAREILS ZEISS IKON
PHOTOGRAPHES PROFESSIONNELS

font avec soin

Développement - Tirages - Reproductions
Diapositifs - Travaux par correspondance et
Photographies industrielles.

PORTE JEUNE - 1, RUE DU BARRAGE, 1 - Téléphone 34.40

Appareils stock : TOUTES MARQUES

MULHOUSE - IMP. CENTRALE Le Gérant responsable: Rabbin Hirschler.

Archives Michel Rothe
**Plusieurs clichés du studio Roger
(Bâtiment à droite)**



Bâtiment au centre



Bâtiment à gauche



La vie à Mulhouse

Dans les années 1930, il photographie la nouvelle gare de Mulhouse. Plusieurs clichés de la ville de Mulhouse dans les années 1930 sont conservés



Quartier Wolf



La vie à Mulhouse

Il est mobilisé dans l'armée française le 2 septembre 1939. C'est le cas aussi de son frère Paul. Après sa démobilisation, il est envoyé à Dijon en Côte d'Or et s'installe au 96 rue de la Liberté. Il se retrouve seul et sans repères. Personne de sa famille n'est à Dijon. En revanche, son frère s'est réfugié à Nîmes puis à Vienne (Isère), 4 place Sainte Ferréol, il ouvre un petit atelier de photographies. Cela lui permet de faire de faux papiers et de travailler pour la Résistance comme il l'explique après-guerre.



Photographie de Paul
Lichtenstein (1949,
dossier de Résistance)
SHDV

Jacques-Roger tente de le rejoindre mais est arrêté par les douaniers allemands à la ligne de démarcation et condamné par le tribunal de la Feldkommandantur de Dijon à trois mois de prison.

Le 26 février 1942, il est arrêté à Dijon lors de la rafle en tant qu'otage juif. Il est déporté à Compiègne-Royallieu en mai 1942 puis à Auschwitz-Birkenau le 5 juin 1942 par le convoi n° 2. Deux jours plus tard, il arrive dans le camp d'extermination et est tatoué du numéro suivant : 16.315.

Il y survit 6 semaines environ. Ainsi, pour revenir à sa date de décès, la véritable date est donc celle du 24 juillet 1942 à Auschwitz-Birkenau. Jacques-Roger serait mort d'une bronchopneumonie selon le certificat médical établi par un médecin SS. Ce

dernier service est placé sous l'autorité de Walter Quakernack (1907-1946), SS responsable du service de l'état-civil (*Standesamt*) et du crématorium numéro 1, mais ce sont souvent des raisons fantaisistes qui sont inscrites.

Nr. 16315/1942 C1

Auschwitz, den 28. Juli 1942

Der Fotograf Jacques Roger Lichtenstein

_____ mosaisch _____

wohnhaft in Dijon-Cote d'or, 96 Rue de la Liberté

Ist am 24. Juli 1942 um 13 Uhr 25 Minuten

in Auschwitz, Kasernenstraße _____ verstorben.

Der Verstorbene war geboren am 23. August 1904

in Lyon, Schweiz _____

(Standesamt _____ Nr. _____)

Vater: Nathan Lichtenstein, wohnhaft in Nims-Gard _____

Mutter: Flora Lichtenstein geborene Wertheim, wohnhaft in Nims-Gard _____

☐ Verstorbene war nicht verheiratet _____

Eingetragen auf-mündliche schriftliche Anzeig. des Arztes-Doktor der Medizin Meyer in Auschwitz vom 24. Juli 1942

☐ Anzeigende _____

Vorgeteilt, genehmigt und _____ unterschrieben

Die Übereinstimmung mit dem Erdbuch wird beglaubigt.

Auschwitz, den 28. 7. 1942

Der Standesbeamte Der Standesbeamte
in Vertretung
Quakernack

Todesursache: **Bronchopneumonie**

Eheschließung des Verstorbenen am _____ in _____

(Standesamt _____ Nr. _____)

Certificat de décès
de Jacques-Roger
Lichtenstein
Archives
Auschwitz

Après la guerre, Paul Lichtenstein demande l'inscription « Mort pour la France » pour ses deux frères, Jacques-Roger et Aaron-Alfred, ce dernier ayant été déporté le 15 mai 1944 à Kaunas-Reval. Cette demande met trois ans avant d'être acceptée. L'Office National des Anciens Combattants et Victimes de Guerre ne considérait pas que Jacques-Roger et Aaron-Alfred étaient français.

Malgré nos nombreuses recherches, il ne nous a pas été possible de retrouver une photographie de Jacques-Roger.

Puisqu'une photo laisse une trace, Jacques-Roger Lichtenstein reste gravé dans l'encre des photos qu'il a prises au cours de sa vie et dans les mémoires des personnes qu'il a connues. Que sa trace demeure éternellement dans les pages de ce livre et dans le cœur de tous.

Eve, Laurine et Jasmine

Chapitre 3
« Souvenez-vous »
Raphaël Amon
(1893-1942)

« *Mort pour la France* ». Le 15 juin 1942, Raphaël Amon entre dans l'histoire, celle de la Shoah. Un homme de plus parmi des millions, victime d'un crime contre l'humanité gravé dans les mémoires. Notre devoir envers Raphaël Amon: se souvenir.



Photographie Arolsen

Né le 1er Avril 1893 à Constantinople, « Israélite du levant par filiation », Raphaël quitte son pays vers de nouveaux horizons, là où la répression et les persécutions cesseront. *Souvenez-vous.*

Il fait ce long voyage accompagné de sa compagne, Victoire Varak. Ils arrivent en France le 10

décembre 1912. C'est à Lyon qu'ils franchissent les portes de la ville pour bâtir pas à pas une nouvelle vie. De là, Raphaël devient commerçant dans divers marchés avec Victoire Varak pour ensuite s'installer définitivement à Dijon. Leur couple est heureux.

Photographie de mariage du couple Amon



Archives privées famille Seignez

Ils se marient en 1923 et auront quatre enfants : Rachel (16 avril 1924), Albert (17 mai 1925), Jacques (21 août 1926) et enfin Mathilde (15 septembre 1932).

Raphaël Amon et trois de ses enfants



Archives privées famille Seigne

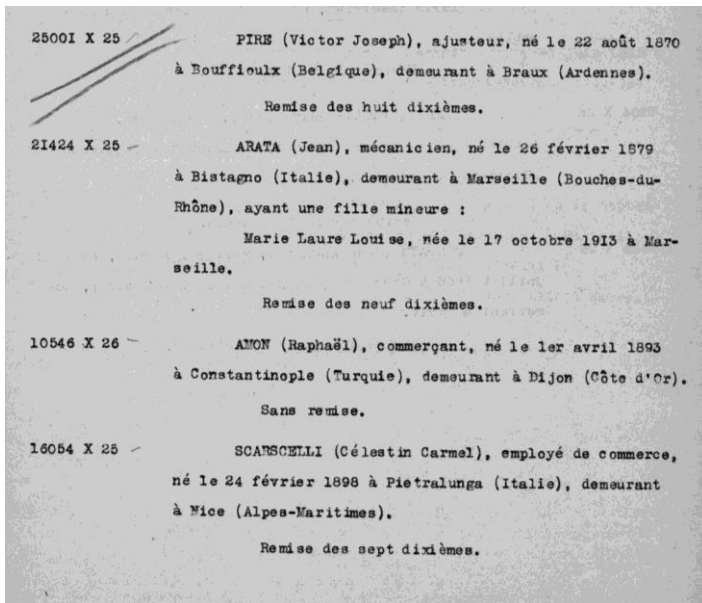
Malgré sa forte autorité, Raphaël aime beaucoup ses enfants et sa femme, pour qui il a tout donné, au prix de sa vie. *Souvenez-vous.*

“Inquiet; trouvez-vous à manger ? Me fais trop de mauvais sang. Je suis très reconnaissant pour tout ce que tu fais pour moi. Te donnes pas trop de peine, sois

courageuse. Espère qu'un jour je serai à côté de vous tous."

Cherchant à construire une nouvelle vie, Raphaël et sa femme se font naturaliser en 1926.

Décret de naturalisation



Archives nationales

Sa France, sa fierté, sa réussite, sa patrie. *Souvenez-vous*. Sans pour autant renier ses origines, Victoire Amon préférera quelquefois ajouter un “t” à son nom de famille après la guerre. *“Cela fait plus Français”* pensait-elle. Le poids de cette religion,

cause de leurs persécutions d'abord en Turquie puis en France, n'éteindra cependant pas sa foi.

Ce sentiment de réussite se renforce lorsqu'il achète avec sa femme, en octobre 1931, un magasin 33 rue du Bourg à Dijon.

« Je me souviens... Mon mari et moi tenions beaucoup à ce magasin. 'C'est ma plus grande fierté' disait-il. Nous l'avions baptisé 'Au labeur', car c'est le travail qui nous a permis de nous intégrer en France. Le magasin tournait bien, les clients étaient satisfaits. On pouvait y trouver de la mercerie, de la dentelle, des rideaux et toutes sortes de broderies en détail. Nous travaillions avec nos enfants qui nous aidaient beaucoup. »

Propriétaire d'un immeuble 9 rue du Bourg, Raphaël y vit avec sa famille au 3^{ème} étage.

En septembre 1938, Raphaël Amon est mobilisé dans l'armée française en tant que réserviste dans le 27^e régiment d'infanterie, lors de la crise des Sudètes, une démarche d'Hitler pour gagner du territoire et renforcer son pouvoir.

Raphaël Amon (1938)

Archives privées famille Seignez

1940, 1941. Tout s'accélère. *Vous souvenez-vous?*

Depuis octobre 1940, Raphaël Amon est inscrit dans la liste des commerçants juifs travaillant à Dijon. Son magasin est placé sous la direction d'un

administrateur provisoire. Raphaël doit aussi se faire recenser.

Fiche de recensement (août 1941)

Nom : *Amon*
 Prénoms : *Raphaël*
 Surnom :
 Né le : *15 avril 1893*
 à : *Cons tantinople*
 de : (état civil du père)
 de religion *Israélite*
 et de : (état civil de la mère)
 de religion *Israélite*
 NATIONALITE : (1) *Français naturalisé*
 Entré en FRANCE le : *10 décembre 1912*

Carte d'identité n° *30613*
 délivrée par la *prefecture de Dijon*
 le *10 Octobre 1940*

(père) juif ou *non*
 (mère) juive ou *non*
 (père) juif ou *non*
 (mère) juive ou *non*

SITUATION DE FAMILLE
 Marié le : *11 août 1923*
 Avec : Nom : *Varak*
 née le : *14 avril 1901*
 de religion : *Israélite*

à : *Dijon*
 Prénoms : *Victoire*
 à *Cons tantinople*
 (père) juif ou *non*
 (mère) juive ou *non*

Nationalité du conjoint (1) : *Français naturalisé en l'an 1926*

ENFANTS

Prénoms	Date et lieu de naissance	Nationalité (1)
<i>Amon Rachel</i>	<i>16 Avril 1924 à Dijon</i>	<i>Français</i>
<i>" Albert</i>	<i>17 Mai 1925 "</i>	<i>"</i>
<i>" Jacques</i>	<i>21 avril 1926 "</i>	<i>"</i>
<i>" Mathilde</i>	<i>15 Septembre 1931 "</i>	<i>"</i>

DOMICILE
 Principal : *9 Rue du Bourg à Dijon*
 Autres domiciles : *néant*

(1) Indiquer si la nationalité a été acquise par filiation, mariage ou naturalisation.

T.S.V.P.

ADCO, 1090 W 36

Puis tout s'enchaîne. Le 15 janvier 1941, il perd le droit de travailler. 1 mois plus tard, Raphaël se voit dépossédé de son magasin. Le 10 février 1941 Au

Labour n'est plus. Laissant une profonde empreinte dans le cœur de Raphaël, cet acte de spoliation démolit petit à petit chaque pierre de la nouvelle vie qu'il a bâtie. Le 29 avril 1941, l'administrateur provisoire vend le magasin à Jacqueline Girard dans le but d'une « aryanisation », tout ceci pour une somme dérisoire. Tel est le but des Nazis : effacer les traces de ce juif, qui est pourtant père de famille et mari avant tout. *Souvenez-vous...*

26 février 1942. Le froid enveloppe la ville de Dijon et l'hiver recouvre les cœurs d'un vent glacial. Ce jour-là, Raphaël Amon, alors séparé de sa famille, est emmené par les Nazis lors d'une rafle à Dijon. Où le conduisent-ils ?

Raphaël ne connaît maintenant que la prison de Dijon. La prison est d'ordinaire réservée aux coupables non ? Son seul crime est celui d'être juif. Comment croire encore en la justice ? Sa femme lui rend visite quelquefois et lui apportait de la nourriture. *“Tu m'envoies des plats trop gras, dans tes casseroles trop à manger, je gaspille.”* Un soir, Raphaël prend sa plume et trouve du papier toilette pour y inscrire quelques mots à sa famille : *« Je ne puis t'écrire, c'est*

interdit. Je fais tout mon possible pour t'envoyer des petites nouvelles quand je peux ». Il doit faire vite. Les gardiens surveillent, et la moindre erreur pourrait lui être fatale. Il entend les pas derrière la porte. Seulement quelques mots suffiront. Comment pouvait-il savoir que cette lettre serait la dernière ? « *Votre papa qui pense à vous tous. Soyez courageux et patients comme moi. Raphaël* ».

« *Vis comme un ignorant, ne sais pas ce qui se passe* ».

Puis c'est Compiègne pour quelques semaines avant la déportation vers l'inconnu. Le train. Le froid. La faim. La peur. L'inconnu. Ces mots résonnent dans son esprit. *Souvenez-vous !* Il pense à sa famille, à tout ce qu'il a accompli pour eux et avec eux. *Souvenez-vous !* On ne se rend compte de la valeur des choses que lorsqu'elles ne sont plus. Les images de sa vie défilent devant ses yeux, un film long et si bref à la fois. Les paysages se substituent aux images : champs, forêts, villages ; témoins silencieux de ce triste spectacle. *Souvenez-vous...*

Le convoi n°38 199 se dirige vers Auschwitz ; usine de l'enfer, usine de la mort. Les cris, la boue, le froid, la lumière aveuglante.

Liste des déportés du convoi n°2

Konzentrationslager Auschwitz Abteilung II.		Auschwitz, den 10. Juni 1942.					
Zugänge am 7. Juni 1942:							
eingeliefert vom RSHA.							
Lfd. Nr.	Haftart	Mftl. Nr.	Name	Vorname	Geb. Dat.	Geb. Ort	Beruf
1.	Sch. Jude	38177	Abelanski	Isaak	3. 8. 03	Buten	Schmied
2.	"	38178	Abelmann	Josef	1. 1. 97	Paris	Mützenmacher
3.	"	38179	About	Heinrich	3.12.16	Paris	Elektriker
4.	"	38180	Abrahamkopf	Isaak	11. 4. 10	Krijnow	Arbeiter
5.	"	38181	Abramowicz	Idel	11. 6. 95	Odesa	Kaufmann
6.	"	38182	Abramowicz	Towia	15.10.03	Czerwinaki	Schneider
7.	"	38183	Abramowski	Salomon	12. 4. 02	Minsk	Kaufmann
8.	"	38184	Adler	Josef	18.10.02	Skolossow	Arbeiter
9.	"	38185	Aizenschnaider	Moses	23.10.93	Warschau	Arbeiter
10.	"	38186	Aizikova	Jankiel	4. 3. 94	Lumbass	Maler
11.	"	38187	Ajchenbaum	Salomon	15. 1. 91	Sonia	Uhrmacher
12.	"	38188	Ajzenberg	Mendel	13. 1. 24	Warschau	Zuschneider
13.	"	38189	Ajzenberg	Mojsze	2. 4. 06	Warschau	Schneider
14.	"	38190	Ajzenstajn	Berek	9. 5. 05	Pulawy	Schüler
15.	"	38191	Aker	Mordkhai	22.11.01	Feldchtein	Schmied
16.	"	38192	Akierman	Herschek	20. 8. 01	Radom	Fleischer
17.	"	38193	Albahari	Mayer	12. 2. 15	Smyrna	Handelsgang.
18.	"	38194	Albert	Mordka	25. 2. 00	Kranicki	Mas., Kirschner
19.	"	38195	Alfandari	Jakob	23. 7. 22	Paris	Student
20.	"	38196	Alfarovidi	Simon	27.11.03	Stefanesti	Schmied
21.	"	38197	Altman	Perec	3. 2. 15	Kranicki	Mechaniker
22.	"	38198	Altmann	Abraham	14. 7. 94	Siedlce	Schneider
23.	"	38199	Amon	Raphael	1. 4. 95	Konstantinopol	Kaufmann
24.	"	38200	Apel	David	31. 8. 07	Polaniec	Schneider
25.	"	38201	Argenski	Albert	3. 4. 97	Paris	Drucker
26.	"	38202	Aron	Mams	15. 6. 95	Brisani	Schneider
27.	"	38203	Aronsen	Wolf	5. 5. 98	Isabellin	Dolmetscher
28.	"	38204	Aschermann	Moritz	23. 8. 16	Paris	Schneider
29.	"	38205	Avergon	Eduard	8. 4. 11	Stuttgart	Kirschner
30.	"	38206	Avram	Johann	11. 1. 09	Bukarest	Priv. Beamte.
31.	"	38207	Ayache	Marcel	1. 1. 05	Alger	Reklamefachmann
32.	"	38208	Bachner	Kiwa	9. 5. 92	Krenau	Schneider
33.	"	38209	Balacianu	Sammuel	16. 4. 96	Lespese	Reisender
34.	"	38210	Balan	Idel	21. 1. 09	Jassy	Händler
35.	"	38211	Balber	Gilel	22.10.98	Warschau	Friseur
36.	"	38212	Balensi	Germain	4.11.05	Alger	Elektriker
37.	"	38213	Balter	Viktor	1. 4. 06	Brajla	Arzt
38.	"	38214	Banach	Majlech	9. 9. 93	Drobin	Schneider
39.	"	38215	Baron	Abraham	9. 1. 09	Paris	Händler
40.	"	38216	Bartman	Benjamin	20. 3. 05	Warschau	Arbeiter
41.	"	38217	Baruch	Peter	23. 9. 05	Dijon	Fleischer
42.	"	38218	Basowicz	Cudik	29. 1. 01	Iablina	Schneider
43.	"	38219	Bass	Curt	16. 2. 09	Wien	Buchhalter
44.	"	38220	Bass	Max	29. 9. 88	Staro-Konstantynow	Arb.
45.	"	38221	Baumel	Israel	8. 9. 95	Warschau	Arbeiter
46.	"	38222	Bawmik	Chaim	21.12.93	Parosow	Reisender
47.	"	38223	Bebeiski	Chaim	19. 4. 04	Szozkociny	Schneider

Archives Auschwitz

“Arbeit macht frei”, le travail rend libre, disent-ils. Là-bas, dans ce monde parallèle où la vie se mêle à la mort, tout n’est qu’illusion.

Chapitre 4
Un honnête homme
Alfred Hauser
(1888-1942)

L'histoire d'Alfred Hauser est révélatrice de l'antisémitisme viscéral de Vichy et de l'absence de toute reconnaissance pour les services rendus à la France. Alfred Hauser est né à Besançon en 1888. Il a participé à la Première Guerre mondiale dans l'armée française. Il a obtenu une citation ainsi que la Croix de guerre pour sa bravoure, son intrépidité et sa détermination.

Extrait fiche matricule Alfred Hauser

CAMPAGNES.	BLESSURES, ACTIONS D'ÉCLAT, DÉCORATIONS, ETC.
<i>Antérieur</i> CONTRE L'ALLEMAGNE 1914	Cité au L. d'Ordre n° 32 de la 36 ^e Brigade du
24-4-14 au 19-12-14. Avec armées	16-9-1916. "A été cité en l'honneur de chef de
du 20-12-14 au 29-1-16. Antérieur malade	Bataillon infanterie, extrêmement vaillant
du 30-1-16 au 15-6-16. Antérieur malade	et courageux dans les circonstances de
6-16 au 8-8-16. Avec armées du 3-8-16 au	Dessis court et en participation de 18-9-16
18-8-16. Antérieur malade du 19-8-16 au 24	n'a pas hésité à sacrifier les conditions
10-17. Antérieur blessé en guerre du	les plus hauts sans assurer la commu-
28-10-17 au 19-1-18. Antérieur	-nication des ordres".
du 20-1-18 au 29-8-18. Avec armées	Blessé accidentellement par éboule-
du 30-8-18 au 24-7-19.	-ment de la route d'un abri le 21-10-17
	à Nancy. Placé à la face.
	Croix de guerre.

ADCO, R 2459

Ses parents sont originaires d'Alsace. Il est marié à une catholique depuis le 2 février 1939.

Document de recensement d'Alfred Hauser

Nom : *Hauser*
 Prénoms : *achille Emmanuel* Carte d'identité n° *30648*
 Surnom : *Néant* délivrée par *le préfet de la bob d'or*
 le *18 octobre 1940*
 Né le : *19 octobre 1888*
 à : *Besançon (Doubs)*
 de : (état civil du père) *Hauser achille* (père) juif ~~ou non~~
 né le *1er juillet 1845* à *Besançon (Doubs)* (mère) juive ~~ou non~~
 de religion *juive* (père) juif ~~ou non~~
 et de : (état civil de la mère) née de *Judith Frauch* (mère) juive ~~ou non~~
 née le *30 décembre 1862* à *Besançon*
 de religion *juive*
 NATIONALITE : (1) *Française par filiation*
 Entré en FRANCE le : *je suis né en France et n'en suis jamais sorti*
 SITUATION DE FAMILLE
 Marié le : *2 février 1939* à : *Dijon*
 Avec : Nom : *Favermier* Prénoms : *Marie Justine*
 née le : *24 janvier 1897* à *Rouceux (Vosges)*
 de religion : *Catholique* (père) juif ~~ou non~~
 de (mère) juive ~~ou non~~
 Nationalité du conjoint (1) : *Française par filiation*
 ENFANTS

Prénoms	Date et lieu de naissance	Nationalité (1)
:	<i>Néant</i>	:
:	:	:
:	:	:
:	:	:
:	:	:
:	:	:

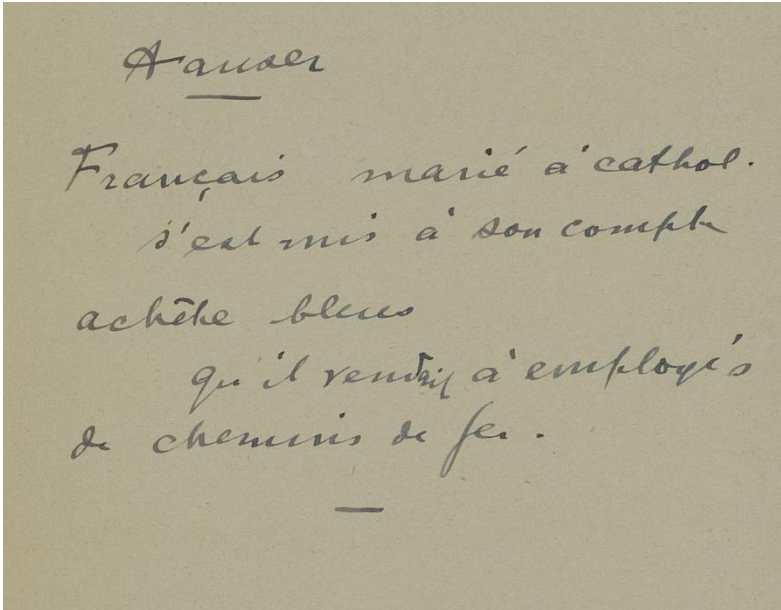
 DOMICILE
 Principal : *9 Rue Fournerat à Dijon*
 Autres domiciles :

(1) Indiquer si la nationalité a été acquise par filiation, mariage ou naturalisation.

ADCO 1090/W/36

Ancien premier vendeur dans une maison de confection de Dijon, il s'est mis à son compte et vend des vêtements de travail aux employés de la SNCF.

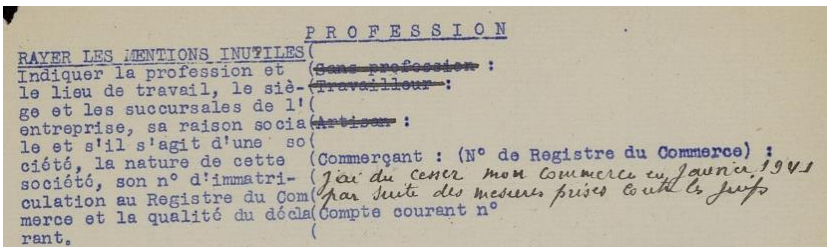
Billet résumant la situation d'Alfred Hauser



ADCO, 1975 W 61

Il doit cesser son métier à cause des mesures antisémites comme il l'explique lui-même dans la seconde partie du document de recensement qu'il remplit en août 1941.

2^e page du document de recensement (1941)



ADCO, 1090 W 36

**Rapport d'Edmond Langard, commissaire gérant
au président du Tribunal de commerce**

N/

E. Langard
Commissaire - gérant
30 me du Thausvaal
Dijon

Dijon le 14 Avril 1941

Entreprise Juive Alfred Hausser à Dijon.

Rapport
demandé par Monsieur le Président du Tribunal
de Commerce en date du 10 Avril 1941.

Hausser Alfred demeurant 15 me des Banneliers III à Dijon
inscrit au registre de commerce est propriétaire d'un commerce
dont l'objet est le placement de vêtements de travail.

Né le 19. 10. 1888 à Besançon (Doubs) ancien combattant
de 1914-1918 il est marié à une femme catholique.
Le ménage est sans enfants.

Son père Achille Hausser } sont français
Sa mère Juliette née Franck }
de souche Alsacienne.

Ancien premier vendeur dans une maison de
confection de Dijon il fit un jour de voyage
pour son compte. N'étant pas voyageur en titre
il lui se porter ducroire et nécessairement facturer ses
ventes lui-même.

Afin d'être en règle avec la loi, les impôts et le
chiffre d'affaires il se fit inscrire au registre de commerce.

Cependant Hausser habitant au III^e étage au N° 15 de
la me des Banneliers à Dijon ne possède aucun magasin,
aucun stock de marchandise. Visitant les ouvriers des
chemins de fer il prend des commandes en vêtements
de travail, vient à sa maison de gros, lire et facture
à réception.

La pénurie de marchandise actuelle l'oblige
à cesser tout travail.

Devant cet état de choses, j'ai jugé bon
dans l'intérêt :

2/ Hauser (suite)

a) du trésor en ce qui concerne les impôts dus pour 1940-1941

b) les redevances à prélever pour les besoins du comité d'administration de la Préfecture.

c) les emplacements redevables au Commissaire gérant de procéder avec calme, de capter la confiance du contribuable qui sans magasin, sans marchandise, ayant sa vieille mère âgée de 85 ans à sa charge ne semble cependant pas trop souffrir de la dureté des temps.

Nommé commissaire gérant par lettre préfectorale (reçue le 17. 1. 1941) j'ai néanmoins attendu la séance instructive du 23. 1. 1941 à la chambre de commerce de Dijon pour m'inspirer des directives à prendre.

Une lettre préfectorale du 7. 2. 1941 m'ordonna d'apposer des scelles et de fermer immédiatement le magasin Hauser.

Comme le commerce n'existe que théoriquement, j'ai pu attendre que Hauser ait soldé ses impôts 1940-1941 pourayer définitivement son inscription au registre de commerce seule chose possible.

ADCO, 1975 W 61

L'attitude d'Edmond Langard, l'administrateur provisoire chargé de procéder à la liquidation de cette affaire, est particulièrement cynique comme il l'explique lui-même dans son rapport. Il s'est efforcé de « procéder avec calme » et de gagner « la confiance du contribuable ». Puis, il s'est « inspiré des directives » exposées lors de la « séance instructive de la chambre de commerce » du 22 janvier 1941. Enfin, il a attendu que Hauser ait « soldé ses impôts » avant de procéder à la liquidation.

Le commissaire provisoire fait un mois plus tard un second rapport dans lequel il préconise à nouveau la suppression de cette affaire.

Second rapport d'Edmond Langard

E. LANGARD
Commissaire-Gérant
Négociant en Huiles Industrielles
Interprète S.N.C.F.
50, rue du Transvaal
DIJON

Dijon, le 23 Mai 1941

RAPPORT faisant suite à mon exposé du 19.4.1941.

Désignation de l'Entreprise: Entreprise juive Alfred HAUSER à DIJON.
Objet: Commerce et placement de vêtements de travail à domicile.
Siège: DIJON, 15, rue Bannelier.
Forme Juridique: Maison sociale inscrite au registre de Commerce.
Nom du propriétaire: Alfred HAUSER

- 1) né le 19.10.1888 à Besançon (Doubs) français,
fils de Achille HAUSER et de
Judith HAUSER née FRANK
- 2) marié à une femme catholique sans enfant.

Condition d'exploitation: Locaux: Il n'existe aucun magasin.
Matériel: aucun matériel
Marchandises: aucune marchandise.
Personnel: aucun personnel.

Alfred HAUSER prenait au cours de ses voyages des commandes qu'il passait à une maison de gros. Dès réception, il livrait et facturait lui-même aux acheteurs.

Afin d'être en règle avec la loi, les impôts et chiffre d'affaires, il s'était fait inscrire au Registre de Commerce.

En 1941, la comptabilité ayant démontré un déficit de Frs: 1.707.40 nous pouvons admettre une franchise d'impôts.

La Trésorerie n'existe pas, le commerce étant fermé. Il n'y a aucun inventaire à établir.

Arrangement:

- 1) Vente: Le propriétaire israélite est tout disposé à céder ses droits.

En tant qu'Administrateur provisoire, j'estime que même en temps normal ce genre de commerce n'étant pas vendable, à plus forte raison il est aujourd'hui sans valeur.

- 2) Liquidation: La vente apparemment impossible, le propriétaire israélite est non seulement disposé mais insiste pour cesser toutes transactions et demande la liquidation de son entreprise par sa radiation au Registre de Commerce.

LE COMMISSAIRE-GÉRANT,
E. Langard

Ce genre de commerce est pour « lui invendable et sans valeur ». Il doit être liquidé. Tout est terminé au printemps 1942 comme en rend compte le courrier suivant émanant du Commissariat général aux questions juives.

Courrier du Commissariat général aux questions juives au préfet de la Côte-d'Or, 1^{er} avril 1942

COMMISSARIAT GENERAL
AUX QUESTIONS JUIVES

Service du Contrôle
des Administrateurs Provisoires.
-+ + :-:-:-:-:-:-:-
P/ YC - SECTION 9.
Dr : D- 1.436.
E : N° 12.463 J.
N° : J. 16.284.
-:-:-:-:-
Affaire Juive : Alfred HAUSER
15, rue Bannelier
D I J O N.

PARIS, le 1er Avril 1942.
1, Place des Petits-Pères (2°).
+ CENTRAL 01-52.

LE DIRECTEUR GENERAL, DU SERVICE DU
CONTROLE DES ADMINISTRATEURS PROVISOIRES,
à Monsieur le PREFET de la COTE-D'OR,

D I J O N.

J'ai l'honneur d'accuser réception de votre lettre du 3 Mars 1942, me remettant le rapport de l'Administrateur provisoire chargé de l'affaire mentionnée ci-dessus et note qu'il n'existait ni matériel ni marchandises et que le local occupé sans bail ne comportait ni magasin, ni entrepôt; la Feldkommandantur de votre département ayant approuvé les opérations intervenues je considère cette affaire comme terminée et vous serais obligé de m'adresser le rapport de fin de mission de l'Administrateur provisoire./.

p.o. le Chef de Section,
Signature illisible.

ADCO, 1975 W 61

L'affaire est considérée par les services français et par la Kommandantur de Dijon comme « terminée ». On a donc ici un cas de spoliation manifeste ayant

frappé un citoyen français patriote, honnête, « voulant être en règle avec la loi ».

Malgré ses états de service militaire, Alfred Hauser est arrêté à Dijon en février 1942 comme otage à la suite d'un attentat commis contre le foyer des soldats allemands situé place du théâtre à Dijon. Après avoir été détenu à Dijon, il est transféré à Drancy puis à Compiègne. Il est déporté à Auschwitz dans le convoi n° 2. Alfred Hauser est décédé le 11 juillet 1942 d'après les registres d'Auschwitz.

Logement d'Alfred Hauser aujourd'hui



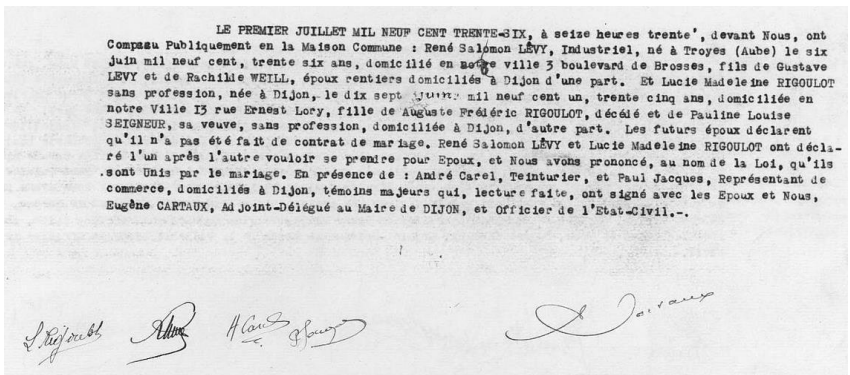
Photographie personnelle

Chapitre 5
« Ce jour-là »
René Lévy
(1900-1942)

René fait la connaissance de Lucienne-Madeleine Rigoulot. Lucienne est née le 17 juin 1901 à Dijon, elle est protestante. Ses parents sont Auguste Frédéric Rigoulot et Pauline Louise Seigneur. René Salomon est né un an avant elle, le 6 juin à Troyes. Il est élevé dans la pratique de la religion juive par ses parents, Gustave Lévy et Rachilde Weill. Ils décident de vivre ensemble dès 1920. Lucienne est couturière et René exploite avec un associé un important dépôt d'essence à Pont-de-Pany, La Société des carburants de Bourgogne. Il possède aussi à Beaune un magasin de vente d'essence et d'huile au 26 Faubourg Bretonnière.

René et Lucienne se marient le 1^{er} juillet 1936.

Extrait du registre d'état civil de Dijon (1936)



ADCO, FRAD021EC 239/598

Leur affaire leur permet de vivre de façon aisée et d'élever correctement leurs deux enfants : Régine et Jean-Louis. Régine naît le 13 janvier 1923 et Jean-Louis le 8 août 1935 à Dijon. La famille vit au 10 rue Jules d'Arbaumont depuis 1938. Cette maison appartient à Lucienne et aujourd'hui encore est habitée. René et Lucienne mènent une vie des plus simples, rythmée entre leurs deux enfants et leur travail. Cette famille lambda avait tout pour être heureuse, un quotidien organisé et agréable.

Malheureusement, la folie humaine et les ravages de la guerre ne les ont pas épargnés. Cette vie paisible est bouleversée et anéantie à partir de l'année 1939. René est mobilisé en septembre 1939 au 8^e BOA de Dijon. Il n'est pas fait prisonnier et est démobilisé à Mazamet où sa famille s'est réfugiée. À leur retour à Dijon, leur maison est occupée par les Allemands. Ils s'installent temporairement à Drée (Côte-d'Or).

René Lévy en uniforme (1939)



Cet évènement marque le début d'une période de désarroi et de malheur pour la famille Lévy. Cependant, Lucienne ne reste pas impuissante face à l'occupation allemande et s'engage dans la résistance.

Elle intègre l'organisation de Blanche Grenier-Godard et fait alors partie du réseau « René Grenier

Godard ». Sous son pseudonyme Luc, elle aide et protège les évadés et agents secrets en les hébergeant. Elle œuvre pour le recrutement des Forces Françaises de l'Intérieur et Extérieur.

Attestation d'engagement résistant (1950)

RESISTANCE INTERIEURE
FRANCAISE

Mouvement : GRENIER-GODARD

A T T E S T A T I O N

Je soussigné : Blanche Marie GRENIER-GODARD, Chef de réseau "Evasion-renseignements" GRENIER-GODARD - Infirmière militaire engagée volontaire - ex-déportée de la résistance, condamnée à mort par la cour suprême de BERLIN, Chevalier de la Légion d'Honneur, Croix de guerre avec palmes d'Etoile - Médaille de la Résistance avec rosette - Croix d'Honneur Franco-Belgo-Britannique - Médaille de la Reconnaissance Franco-Belge de la résistance - Membre de la Cession Homologation Conseillère Municipale.

- atteste sur l'honneur que :

Madame Veuve LEVY RIGOULOT Lucienne appartenait à mon organisation de résistance, " Réseau René GRENIER-GODARD"


Agent de liaison de premier ordre à fait preuve d'un dévouement digne de tous éloges. A réussi grâce à son intelligente initiative à sauvegarder un grand nombre de Français "Agents secrets, Evadés" qu'elle hébergeait en attendant leur passage - Recrutement pour les Forces Françaises de l'Intérieur et de l'extérieur - Très bon agent de renseignements et d'action s'est consacré au service de la Patrie avec de purs sentiments patriotiques - Madame LEVY RIGOULOT fut toujours un agent d'un dévouement et surtout d'un désintéressement total - A toujours accompli avec zèle les missions

Je puis affirmer sur l'honneur que Madame LEVY RIGOULOT fut arrêtée pour son activité résistante qu'elle a déployée dans mon Réseau - et pour son activité personnelle.

En qualité de bonne Française je lui délivre la présente attestation pour lui servir ce que de droit.

Fait à DIJON, le 18 Juin 1950.

Blanche Marie Grenier-Godard
Capitaine



Elle prend de grandes initiatives et selon Blanche, fait preuve d'un dévouement extrême et

participe aux missions avec zèle. Son activité résistante permet de sauver un grand nombre d'évadés. Lucienne fait alors partie des agents de renseignement et d'action de la résistance française, et plus particulièrement, dijonnaise.

René lui aussi prend part à la résistance et montre son envie de révolte. Comme sa femme, il devient alors agent de renseignements, du 1^{er} octobre 1940 jusqu'au 28 février 1942. Il recrute de nouveaux membres, héberge les évadés du camp de Longvic et œuvre pour la mise en place des systèmes de boîtes aux lettres. Ce dispositif permet l'échange d'informations et de documents, en limitant les contacts entre les agents. René permet alors le relais dans la chaîne de transmission des renseignements. Cette pratique dangereuse et risquée, permet aux résistants de communiquer entre eux et de partager l'information, en faisant circuler des cartes d'identités et des titres de ravitaillement en zone libre par exemple. Cependant cette activité déplaît à certains, et même à l'intérieur de ces mouvements, la dénonciation est présente. C'est malheureusement ce dont est victime René, selon son épouse. A ses yeux, René n'est pas arrêté parce qu'il

est juif mais bien car il fait de la résistance. Cela ne correspond pas toutefois à la réalité car il arrêté en tant qu'otage car désigné comme juif par la législation antisémite de Vichy.

Fiche de recensement (1941)

Nom : Sévry René
 Prénoms :
 Surnom :
 Né le : 6 juin 1900
 à : Croix (Aube)
 de : (état civil du père) Sévry Justave né de (père) juif ou non
 de religion juif (mère) juive ou non
 et de : (état civil de la mère) Weill née de (père) juif ou non
 de religion juif (mère) juive ou non
 NATIONALITE : (1) français
 Entré en FRANCE le : 6 juin 1900

SITUATION DE FAMILLE
 Marié le : 1 juillet 1936 à : Lyon
 Avec : Nom : Reuillot Prénoms : Lucie
 née le : 17 juin 1901 à : Lyon
 de religion : protestante (père) juif ou non
 (mère) juive ou non

Nationalité du conjoint (1) : français

ENFANTS

Prénoms	Date et lieu de naissance	Nationalité (1)
Régine	13 janvier 1923 à Paris	française
Jean-Louis	8 Août 1935 à Lyon	français

DOMICILE
 Principal : chez Madame Reuillot 10 Rue d'Arbaumont Lyon
 Autres domiciles : .

(1) Indiquer si la nationalité a été acquise par filiation, mariage ou naturalisation.

T.S.V.P.

Il est arrêté par la Gestapo à son domicile, le jeudi 26 février 1942, à neuf heures, et est retenu comme otage avec 10 de ses compagnons. Ils sont alors envoyés à la prison de Dijon, rue d'Auxonne. René se retrouve emprisonné jusqu'au 19 mai 1942. Il reste enfermé trois mois dans la cellule 142. Lucienne, qui a alors été forcée de déménager au 3 boulevard de Brosses, demande au Ministère des Anciens combattants et victimes de guerre, un acte de disparition après l'arrestation de son mari. Qui plus est, elle effectue une déclaration à la gendarmerie de Dijon. Malheureusement, elle reste sans réponse et aucune information ne lui est délivrée. Le 19 mai, René est sorti de sa cellule et placé dans un train. L'enfer a déjà commencé pour lui. Il ne le sait pas encore, mais ce train les transfère à Compiègne, où il reste jusqu'au 4 juin.

Il part alors pour Auschwitz.

Ce jour-là

Ce jour-là marque la fin de son identité, avec le matricule 38.723 qui lui est attribué.

Ce jour-là marque la séparation de Régine et Jean-Louis avec leur père, à seulement 19 et 7 ans.

Ce jour-là marque la fin d'un mariage entre deux personnes qui avaient tout pour vivre sereinement.

Ce jour-là marque la fin d'une vie de famille, brisée à tout jamais.

Ce jour-là marque le début de l'horreur pour les 1000 hommes de ce convoi numéro 2.

Ce jour-là marque la fin de la vie de René Lévy, qui est décédé à Auschwitz le 25 juin 1942.

Le travail de mémoire et d'histoire permet de ne pas oublier que la famille Lévy était une famille ordinaire, semblable à toutes les autres et que René a été tué en raison de sa religion et de son opposition au régime nazi. Il faut garder à l'esprit que tout peut basculer et que des personnes comme vous et nous, pouvons tout perdre du jour au lendemain.

Émy et Faustine

Chapitre 6
La vie volée d'un étudiant
Maurice Bigio
(1923-1942)

À travers ce chapitre nous retracerons la vie qui aura été celle de Maurice Bigio, grâce aux multiples documents d'archives et ceux fournis par « ses nièces posthumes ». Cependant, ce récit peut se révéler incomplet notamment sur la période suivant sa déportation en Pologne. Nous vous présentons donc l'histoire la plus probable, mais d'autres sources divergent.

La famille de Maurice est composée de Victor Bigio (né le 23 mars 1876), le père, qui est d'origine syrienne. Il est en effet né à Alep, d'où il a émigré en 1901 pour échapper sans doute à la politique antisémite imposée par l'Empire Ottoman. Il obtint la nationalité française le 4 octobre 1922. Sa mère, Caroline Suzanne Lehmann (née le 2 décembre 1895), était quant à elle française et née à Belfort. Ils se marièrent en 1920, avec presque 20 ans d'écart. Un an plus tard le couple donna naissance à la grande sœur de Maurice, Simone, le 18 octobre 1921. Ce n'est que deux ans après la naissance de sa sœur que Maurice naquit, le 25 mai 1923. Enfin, ses grands-parents et parents étaient de confession juive, ce qui scellera plus tard son destin.

Tous les membres de la famille Bigio résidaient à Dijon, au 1 place Barbe, dans le quartier Montchapet à proximité du commerce de soieries familial se nommant « Soieries Bigio », au 3 place Grangier, où travaillaient ensemble son père, sa mère et sa fille.

Devanture du magasin *Aux Soiries Bigio*



Archives privées famille Aron

C'est un petit garçon qui aime se déguiser avec sa sœur comme le montre les photographies suivantes.

Maurice et sa sœur Simone



Archives privées famille Aron

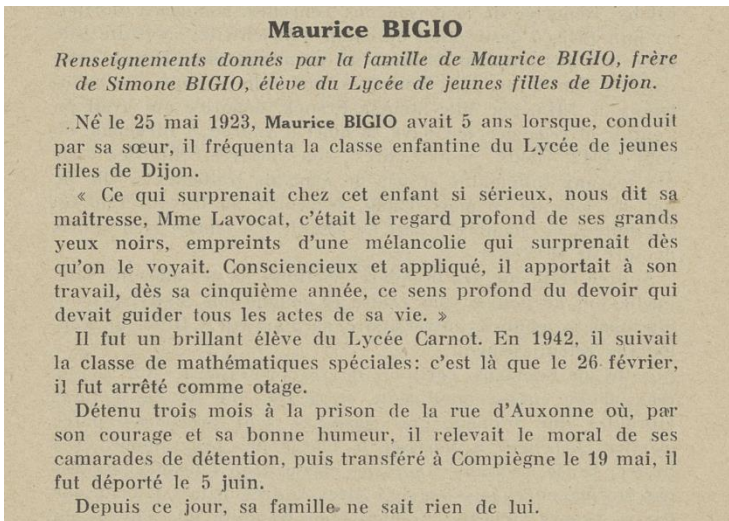


Archives privées famille Aron

Des informations sur l'enfance de Maurice Bigio ont été trouvées dans un livret *In Memoriam* de l'association de l'école des jeunes filles de Dijon, où il avait effectué le début de sa scolarité. Nous en avons extrait la citation suivante :

« Ce qui surprenait chez cet enfant si sérieux, [...], c'était le regard profond de ses grands yeux noirs, empreints d'une mélancolie qui surprenait dès qu'on le voyait. Conscientieux et appliqué, il apportait à son travail, dès sa cinquième année, ce sens profond du devoir qui devait guider tous les actes de sa vie. »

Extrait brochure *In Memoriam*



Archives privées famille Franck

Il continua sa scolarité au lycée Carnot où il obtint son baccalauréat en 1939 avec une mention passable en philosophie et une mention assez bien en mathématiques.

Attestation de réussite au baccalauréat (partie mathématiques)


FACULTÉ DES SCIENCES DE L'UNIVERSITÉ DE DIJON

CERTIFICAT D'ADMISSION
AU GRADE DE
BACHELIER DE L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE
(A - Mathématiques)

Le Secrétaire de la Faculté des Sciences, soussigné, certifie que M *Bigio Maurice*
né à *Dijon* département d *Côte d'Or*
le *25 Mai 1923*, admis par la Faculté des Lettres de Dijon, à la première partie
du Baccalauréat de l'enseignement secondaire (Série A), a été jugé digne le *3 AOÛT 1940*
par la Faculté des Sciences de Dijon, du grade de Bachelier de l'enseignement secondaire
(A - MATHÉMATIQUES), avec la mention *A. Très*

A Dijon, le *3 AOÛT 1940* 193

Le Secrétaire de la Faculté des Sciences,
Huissier



NOTA. — Après un délai de 8 à 10 mois, le *diplôme* devra être réclamé par l'intéressé au Service
du Baccalauréat à Dijon, ~~41, rue Monge~~. — Toutefois, la remise ou l'envoi de ce diplôme ne sera
effectué qu'après que le présent certificat aura été rendu. — L'étudiant en possession de son diplôme
n'a plus droit à aucun certificat, même dans le cas de perte du diplôme, lequel ne peut
être remplacé que par un duplicata accordé à titre onéreux. (Instruction ministérielle du
15 octobre 1885).

Si l'intéressé est appelé à justifier de son grade, il a la faculté d'établir une copie de son diplôme
ou du présent certificat et de la faire certifier conforme par le Maire de sa résidence.

27, rue du Petit-Polet

Archives privées famille Aron

Ce fut donc un élève brillant, qui aimait la vie comme en témoigne cette saynète de théâtre qu'il rédigea à l'occasion d'une fête entre camarades, et dédiée à *une chère amie*.

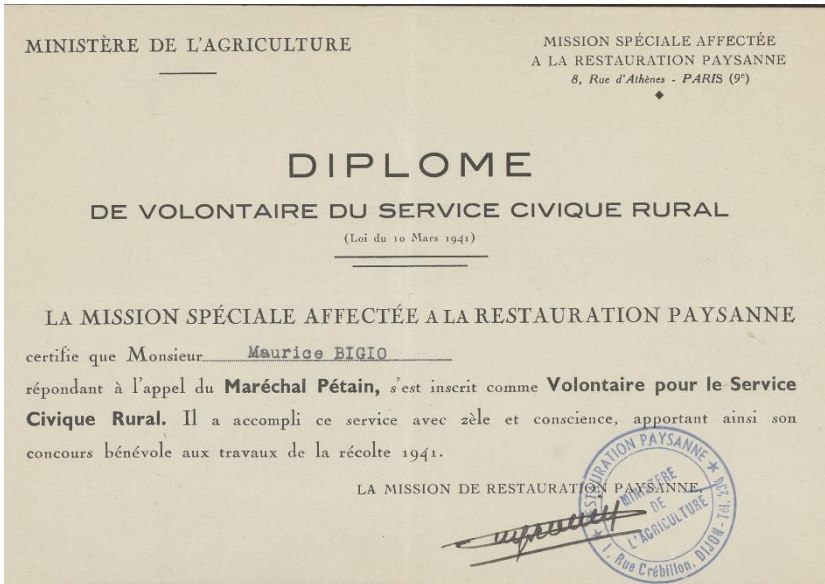
Maurice, sa sœur et leurs amis



Archives privées famille Aron

Un autre exemple de son investissement en société est son inscription à la campagne de travaux agricoles lors de l'été 1941, où il résidait chez un certain Paul Monot demeurant à Bellefond. Il fut alors félicité pour son travail jugé exceptionnel et a obtenu un diplôme attestant de son sérieux et de son zèle.

Diplôme du service volontaire civique



Archives privées famille Aron

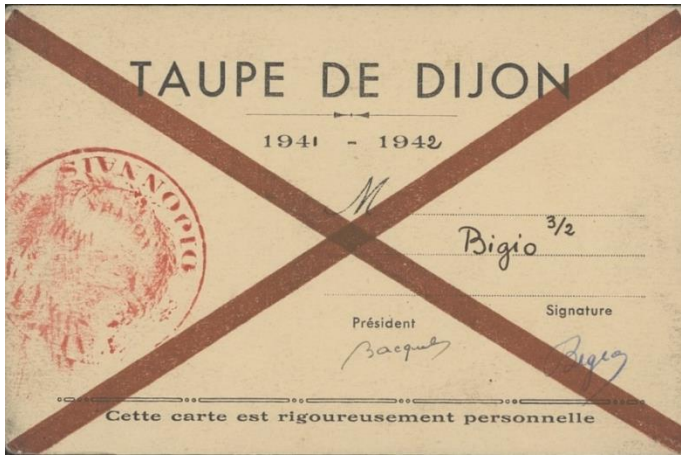
Il est d'ailleurs ironique qu'il ait été arrêté quelques mois plus tard par le gouvernement qu'il avait aidé pendant l'été et qui lui avait décerné une marque de reconnaissance.

Deux ans après l'obtention de son bac, la boutique familiale dûit fermer ses portes (le 8 février 1941) sur ordre des autorités allemandes, à cause de la législation antisémite mise en place.

Il se préparait pour les concours d'entrée à l'école Polytechnique dans la classe de mathématique

spéciale de la classe préparatoire du lycée Carnot lorsqu'il fut arrêté en tant qu'otage, le 26 février 1942.

Carte de Taupe de Maurice (1941)



Photographie de classe (1941) (Maurice est au deuxième rang 3^e en partant de la gauche)

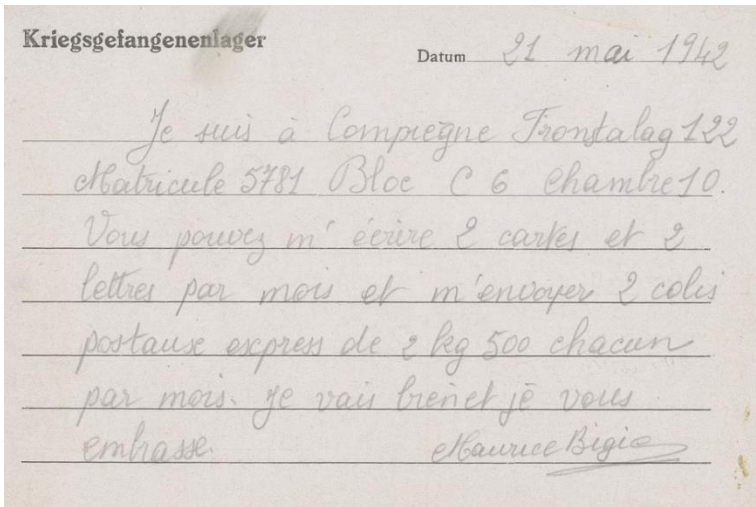


Archives privées famille Aron

Il passe d'abord 3 mois à la maison d'arrêt de Dijon, rue d'Auxonne « où, par son courage et sa bonne humeur, il relève le moral de ses camarades de détention ». Il va ensuite dans le camp de transit et d'internement de Compiègne, le 19 mai, d'où il est déporté pour Auschwitz le 5 juin.

Dernière trace de vie de Maurice (1942)

Carte écrite de sa main



Archives privées famille Aron

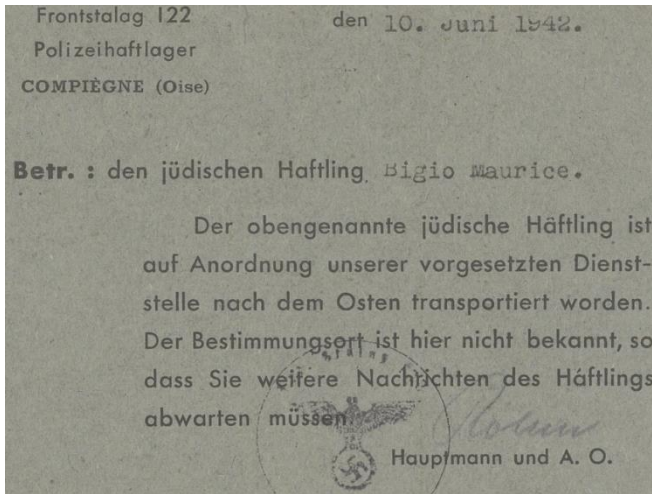
Sa famille, et notamment sa mère, ont à la suite de son arrestation, effectué de nombreuses démarches pour avoir de ses nouvelles. Elle a donc contacté de nombreuses personnes, comme le proviseur du lycée Carnot, le recteur, l'aumônier et même un officier de

police. Ils manifestèrent la plus grande préoccupation quant au sort de ce jeune homme si brutalement enlevé à la douceur de sa famille. À la suite de ces démarches, un délégué du ministère de l'Intérieur fit remonter le dossier à Paris. Elle écrivit aussi à la délégation de l'ambassadeur de Brinon, qui était représentant du gouvernement de Vichy auprès du Haut-Commandement allemand. Dans cette lettre très émouvante, elle expose les conditions de l'arrestation de son fils, ainsi que les recherches qu'elle a effectuées. Ainsi, elle explique que toutes les nouvelles qu'elle a reçues de son fils se résument à une carte l'informant de sa déportation.

Nous avons extrait cette citation du courrier émouvant de Suzanne Bigio :

« Je vous laisse juger, Monsieur, de la douleur d'une famille honorable, à qui on a arraché un enfant de 18 ans, innocent dans toute l'acception et dont on ne sait rien depuis juin 42 ».

Courrier type envoyé par l'administration du camp de Compiègne-Royallieu (1942)



Archives privées famille Aron

Couverture et 4^e de couverture du journal *La Chaine* (1947)



Archives privées famille Aron

Enfin, à la Libération, elle s'adresse au journal La Chaîne, dans le but d'obtenir des informations. Celui-ci a été créé après la libération, pour établir des liens entre les rescapés des camps et les familles qui n'ont pas de nouvelles de leurs chers disparus. C'est pourquoi on peut retrouver un article le présentant, accompagné de sa photo.

Extrait de La Chaîne (1947)



BERTERO Raymond, de Brunstatt (Haut-Rhin). Enrôlé de force 28 Panzergrenadier, régiment de tanks, 5^e Cie Feldpostnames n 17.581. Courrier régiment 17.581.

BIGIO Maurice. Franç. israél. Dijon en 1923. Etudiant. Arr. comme otage le 26-2-42, prison Dijon. Compiègne. Reçu carte le 6 ou 7 juin avisant dép. pour l'Est. **Première version** : Auschwitz. Aurait été envoyé à Birkenau pour apprendre métier maçon. **Deuxième version** : Aurait été vu camp de Gross-Rosen jusqu'au 28 janv. 45, ensuite aurait fait partie convoi dirigé vers Breslau. D'après d'autres, aurait été à Mühldorf puis évacué à l'avance russe, le 22-4-45, par train passé par gare Oberheirm-Feldausung, puis direct. Munchen. Ce train fut libéré le 29 av. par Améric., où Maurice a été vu vivant.

Archives privées famille Aron

Si la date et l'heure du décès « 18h10 » peuvent être sujettes à caution, ainsi que la cause de la mort indiquée, (ici *herzmuskelschwäche* soit « insuffisance du myocarde ») le plus souvent fantaisiste, le décès ne peut être contesté. Pour citer Eva Bitton et Théophile Leroy « ce certificat de décès est une preuve de « la duplicité et [de] l'euphémisation à l'œuvre dans la volonté de masquer les preuves des meurtres de masse ».

Ainsi durant l'été 1942, Maurice Bigio, jeune étudiant dijonnais aimant la vie et promis à un grand avenir, a été assassiné à Auschwitz.

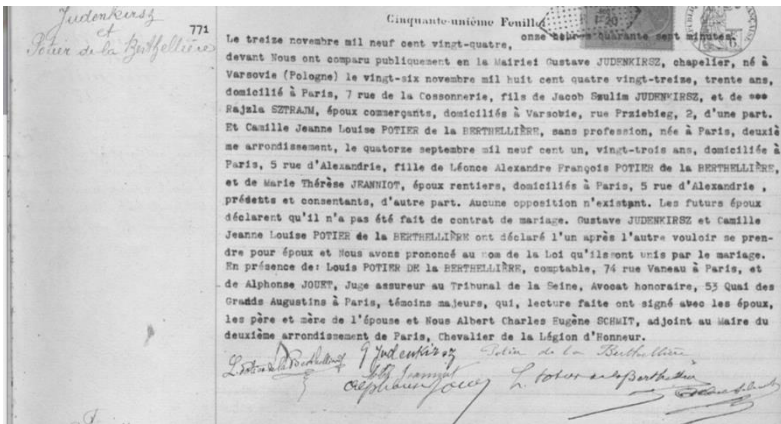
Domitille, Philémon et Sarah

Chapitre 7
La trahison de sa nouvelle patrie
Gustave Judenkirsz
(1893-1942)

Gustave Judenkirsz est né à Varsovie en Pologne le 26 novembre 1893. Il arrive en France en 1920, probablement pour des raisons économiques.

Il se marie à Paris avec Camille Jeanne Louise Pothier de la Berthellière.

Extrait acte de Mariage



Archives municipales de Paris

En 1926, la famille s'agrandit avec la naissance de Marie Jacqueline, née à Paris.

Gustave est naturalisé Français en 1929.

La famille s'installe ensuite en mai 1931 à Dijon au 31, rue Guillaume Tell dans le quartier de la gare. Il est marchand forain et vend avec sa femme des parures, des chemises en flanelle et en toile, et des fourrures.

Recensement de 1936

Rue Guillaume Fall	27	10	187	Gauthier	Georges	1888	20		Chief	employé	P.R. II
			188	Serret	Marthe	1889	20		femme	4	
			189	Gillardet	Paul	1880	20		Chief	Menuisier	Sabon
			190	Agnie	Alice	1885	20		femme	4	
			191	Tran Gauthier	Josephine	1849	Villaines la Roche		Chief	4	
			192	Poger	M. Voisin	1873	Leves		filie	4	
			193	Pigard	Poger	1905	Vantrouin		Chief	1/2 officier	Esc. aviateur
			194	Tricot	René	1908	Marauville		femme	4	
			195	Pigard	Cedette	1930	Touilly 4 ^e Avenue		filie	4	
			196	Pigard	Henriette	1933	Commarie		20	4	
Rue	29	11	197	Mort Pelot	Josephine	1877	St. Luce ou Pauze		Chief	4	
			198	Morot	Paulle	1906	Leves		filie	employée	S. E. E.
			199	Taney	Victor	1870	20		Chief	4	
			200	Portier	Leanne	1882	Ditton		femme	4	
			201	Pauciat	Robert	1905	Patrouille		Chief	Général	Rocke Paves Auguste
			202	Chataze	Marc	1908	La Rivière		femme	20	20
			203	Richard Gallot	Suzanne	1887	Chalillon 4 ^e Avenue		Chief	Logeur	Sabon
			204	Richard	Thérèse	1928	Leves		filie	4	
			205	Renard Boudin	Marie	1868	Meaulte		Chief	4	
			206	Pray	Vern	1892	St. Luce. M.		20	M. Girard	Sabon
Rue	30	14	207	Judouvier	Gustave	1898	Vanville		20	20	20
			208	de la Parbelliere	Genevieve	1901	Leves		femme	4	
			209	Judouvier	Marie	1925	20		filie	4	
			210	Thilly	Steg	1911	Verault		Chief	Menuisier	

ADCO

L'année 1941 est une année terrible pour la famille. La Feldkommandantur ordonne en février la saisie des marchandises et la liquidation de son affaire. Puis, il doit remplir la fiche de recensement prescrite par Vichy.

Fiche de recensement (1941)

Nom : *Judenkirsz*
 Prénoms : *Gustave*
 Surnom :
 Carte d'identité n° *35705*
 délivrée par *La Préfecture de la Côte d'Or*
 le *22 septembre 1940*

Né le : *26 novembre 1893*
 à : *Varsovie - Pologne*
 de : (état civil du père) *Jacob Judenkirsz* né de (père) *juif ou non*
 de religion *Juive* (mère) *juive ou non*
 et de : (état civil de la mère) *Pauline Ztrajm* née de (père) *juif ou non*
 de religion *Juive* (mère) *juive ou non*

NATIONALITE : (1) *française - naturalisation le 16 Janvier 1929*
 Entré en FRANCE le : *mai 1920*

SITUATION DE FAMILLE

Marié le : *13 novembre 1924* à : *Paris*
 Avec : Nom : *Tohar de la Berthollière* Prénoms : *Camille Jeanne Louise*
 née le : *14 septembre 1901* à *Paris*
 de religion : *Catholique* (père) *juif ou non Catholique*
 de (mère) *juive ou non Catholique*

Nationalité du conjoint (1) : *française*

ENFANTS

Prénoms	Date et lieu de naissance	Nationalité (1)
<i>Marie-Jacqueline</i>	<i>21 juin 1926 à Tournay</i>	<i>française</i>
:	:	:
:	:	:
:	:	:

DOMICILE

Principal : *31 rue Guillaume - Bell Dijon*
 Autres domiciles :

(1) Indiquer si la nationalité a été acquise par filiation, mariage ou naturalisation.

T.S.V.P.

ADCO, 1090 W 36

Enfin, Gustave Judenkirsz est victime en août 1941 d'une dénonciation aux autorités allemandes. Charlotte Farges, une de ses voisines, l'accuse d'avoir déposé dans les boîtes aux lettres de leur immeuble 4

petites fiches blanches portant les mentions « VIVE LES SOVIETS » et « L'URSS VAINCRA ». Judenkirsz dément et explique qu'il s'agit d'une vengeance de sa voisine qui convoite son appartement après l'avoir évincé de la gérance de l'immeuble où ils habitent. L'affaire est classée faute de preuve mais on peut penser que cela a attiré l'attention des Allemands.

Il est arrêté le 26 février 1942 et suit le même périple que ses compagnons. Il meurt à Auschwitz le 11 août 1942 d'une inflammation intestinale aiguë, selon l'indication indiquée sur son certificat de décès établie par un médecin SS.

Sa femme et sa fille doivent déménager dans un logement plus exigü. Sa femme meurt (de chagrin ?) à 44 ans en 1945.

Les tentatives pour retrouver les descendants éventuels de sa fille n'ont rien donné.

Chapitre 8
« Cher journal »
Pierre Baruch
(1905-1942)

Photographie de Pierre Baruch (06/08/1931)



Archives privées Simone Kaufman

26 septembre 1930

Cher journal,

Nous sommes aujourd'hui le 26 septembre 1930, on m'a offert ce journal il y a quelques jours lors de mon anniversaire ce 23 septembre, où j'ai fêté mes 25 ans.

Je n'ai pas l'habitude de raconter ma vie. Ce présent m'a donc fort étonné ! D'autant que je ne suis aucunement un homme de lettres !

Mais je suis ouvert à en devenir un !

Alors mon cher journal, en premier temps quelques présentations s'imposent :

Je suis Pierre Benjamin Baruch, né en 1905, fils de David Baruch et Mathilde Kahu.

Mes parents résident au 28 rue Amiral Roussin, où se trouve notre charcuterie familiale alsacienne.

J'ai rencontré quelques mois auparavant une femme, elle, de lettres. Elle se nomme Erna Mathilde Lévy, elle est de deux ans ma cadette, née le 10 janvier 1907, fille de Ernest Lévy et Jeanne Wolarskit, ces derniers ne m'apprécient pas réellement, mais je compte leur prouver que j'en vauds la chandelle.

Cette femme est une divine créature intellectuelle, née en Alsace, elle parle couramment allemand ainsi que

deux autres langues, elle maîtrise la maïeutique et la dialectique avec perfection et cela m'émerveillera toujours... J'aimerais rajouter qu'elle est particulièrement débrouillarde.

**Photographie de l'ancienne Charcuterie alsacienne
(2022)**



Photographie Teddie Cherki

16 août 1931

Cher journal,

Je t'écris depuis ma lune de miel, car OUI ça y est, elle m'a dit OUI. En effet le 13 août, Erna et moi nous sommes unis pour la vie !

Je suis fort occupé certes, mais ce moment, sûrement le plus beau de ma vie, mérite que je prenne le temps de le conter. Le temps était à l'image de ma dulcinée, doux.

Elle est entrée vêtue d'une splendide robe, descendant jusqu'au sol, mais elle ne traînait pas car une petite fille toute mignonne lui tenait sa traîne.

Nos deux familles étaient au rendez-vous, tous étaient si heureux. J'ai vu ma mère tellement émue de voir son fils voler de ses propres ailes. Même mon père laissa couler sa petite larme, lui qui ne laisse paraître aucune de ses émotions habituellement.

Nous avons fait la fête jusqu'à une heure bien moins que raisonnable, vidé plus d'une bouteille et fumé quelques cigares. C'était une si belle journée (et soirée) !! Elle restera gravée à jamais dans ma mémoire !!

16 mai 1932

Cher journal,

Aujourd'hui je me présente à toi changé à jamais et pour toujours.

Hier le 15 mai 1932 est enfin arrivé le fruit le plus pur et merveilleux que notre amour ait pu produire. Erna m'a offert le plus beau cadeau et sa plus belle invention.

Notre premier enfant, mon premier fils, Gilbert Edmond Baruch.

Pour être totalement transparent avec toi, son arrivée m'a déposé comme un poids sur les épaules, je souhaite être à la hauteur de ses attentes et ses besoins... Une chose est sûre, je lui apprendrai, lui, à combler mes espérances ainsi qu'à satisfaire ma perspective que je lui dessinerai.

28 juin 1935

Cher journal,

Cette vie et ce monde dans lesquels j'essaie de tracer mon chemin me fascineront toujours. Aujourd'hui je sais que je laisserai une trace inéluctable et indéniable dans cet univers.

L'émotion que je ressens depuis hier est ineffable.
 En ce 27 juin, Erna et moi avons accueilli notre deuxième enfant, ma première fille, Simone Fanny Baruch. Trois ans après son frère, avec trois années d'expérience nous saurons comment être ! Ma première fille, ma petite perle, elle mérite le monde et tous les trois nous saurons le lui apporter.

Extrait du livret de famille

Mentions concernant la naissance des enfants
 Vermerke über die Geburt der Kinder

N° 140

10) Nom Baruch
 Prénoms Gilbert Edmond
 né le 15 mai 1932
 à Hayange

L'officier de l'Etat-Civil :
Hobley

N° 127

20) Nom Baruch
 Prénoms Simone Fanny
 né le 27 juin 1935
 à Hayange

L'officier de l'Etat-Civil :
Hobley

Archives privées Simone Kaufman

26 février 1936

Cher journal,

Je ne me rappelle pas t'avoir raconté que je n'habite plus avec mes parents depuis bien longtemps, où se situe notre charcuterie familiale, mais je continue toujours d'apporter un coup de main à mon cher paternel là-bas.

Je réside avec ma magnifique femme et mes deux adorables enfants en face du lycée Carnot, 39 boulevard Thiers. Une rue plutôt passante, vivante, un lieu très convenable pour la croissance et l'épanouissement de mes deux chenapans !

Famille Baruch (1938)



Archives privées Simone Kaufman

25 février 1942

Cher journal,

Depuis la naissance de ma fille 7 ans auparavant, je crains qu'on ne m'enlève à elle.

Depuis le début de cette guerre.

Je sais que mes origines et mes ancêtres connus ne joueront pas en ma faveur.

Je crains de voir venir ces soldats à ma porte chaque jour, chaque matin et chaque nuit.

Je vis dans une quotidienne appréhension, je m'en cache tous les jours.

Je sais néanmoins ce qui m'attend réellement, j'ai conscience de ne pas avoir la capacité de me cacher pour toujours.

Alors à vous, à toi Gilbert, à toi Simone, restez forts, quelle que soit l'issue finale, je sais avoir été sévère avec vous, j'espère avec cela vous avoir forgés pour toutes les épreuves de la vie future qui essayeront de vous barrer le chemin.

Je suis fier de vous. Prenez soin de votre mère, toujours.

Et moi, n'oubliez pas que j'ai été avec vous un jour et je continuerai pour toujours et à jamais à vos côtés.

Soyez forts comme vous savez l'être, mes supers héros.

Voilà l'heure pour moi l'heure de rendre le crayon.

C'était Pierre Benjamin Baruch dans ce journal.

Le 26 février à 6 heures du matin la police allemande arrête Pierre Baruch.

Cher journal, un jour de 1955

Je m'appelle Simone Baruch et je suis la fille de Pierre Baruch, que tu as appris à bien connaître au fil du temps. Mon père t'a sûrement déjà parlé de moi, je pense que tu dois t'en souvenir !

En tout cas, je suis très heureuse et émue de reprendre son histoire là où il l'avait laissée. Je pense que tu t'es longuement demandé pourquoi tu es resté sans nouvelles tout ce temps. On a du temps à rattraper. Je sais que ça va paraître choquant pour toi, mais mon père a, depuis de nombreuses années, disparu de ma vie. Il m'a été arraché par les nazis. Papa a été déporté de la même manière que des millions d'innocents.

Je me souviens peu de son arrestation, je n'avais que 6 ans à cette époque, mais je pense que, à présent, j'ai le courage de te raconter cet événement marquant de nos vies à tous : papa, maman, Gilbert et moi.

C'était en 1942, le 26 février très exactement. Je ne comprenais pas ce qu'il se passait, mais je savais que ma vie n'allait jamais être la même. Tout est arrivé si vite, c'est à peine s'il ne s'était volatilisé. La *Gestapo* est venue dans notre appartement en haut de la boucherie familiale et a emporté mon père à la prison départementale. Il y est resté plus ou moins 82 jours (du 26 février au 19 mai environ) et je me souviens très bien de la bataille menée par ma mère pour le libérer, qui est hélas restée sans succès. Maman, qui était alsacienne, était trilingue et parlait donc très bien l'allemand, langue qu'elle a en vain usée pour libérer son mari.

À la suite de L'emprisonnement de papa, mère a décidé de quitter la zone occupée. Nous sommes passés de l'autre côté du Doubs au moyen d'une barque en payant des passeurs. Nous avons ensuite dormi dans des fermes, cachés sous des balles de foin. Je me souviens encore que des soldats anglais nous accompagnaient. Notre périple éreintant touchant à sa fin, nous sommes arrivés chez la cousine de ma mère à Lons. J'étais terrifiée, je ne comprenais pas pourquoi les personnes juives se faisaient emporter de la sorte.

Notre famille était de confession juive mais nous n'étions pas du tout religieux, je ne me souviens même pas être allée à la synagogue durant mon enfance. Je ne savais même pas que la guerre avait éclaté dans mon pays et je n'en étais que plus horrifiée lorsque j'appris que Gilbert, maman et moi aurions été déportés quelques jours après l'arrestation de mon père si nous n'avions pas fui. Mon nom et ceux de ma famille étaient écrits sur une liste de déportation.

J'ai ensuite passé quelques temps dans un orphelinat car ma mère n'avait plus rien, plus aucun bien, plus aucun sou. J'ai emménagé aux États-Unis et suis allée à New-York, où j'ai terminé une licence en biologie et où j'ai rencontré mon mari. Ce pays fait maintenant partie intégrante de ma vie et j'y vis heureuse.

Je n'ai appris ce que mon père était advenu que lorsque nous avons reçu son certificat de décès. Il avait été emmené à Compiègne après son emprisonnement, puis à Auschwitz-Birkenau, camp dans lequel il est mort, sûrement par suite d'un passage dans les chambres à gaz comme ceux avant et après lui. Je peux dire que mon enfance a été difficile.

Perdre son père à 6 ans n'est pas l'histoire imaginée par une petite fille de 6 ans. Néanmoins, son souvenir restera toujours avec moi. Je me souviendrai de la fois où il m'avait forcé à manger la soupe de ma mère, sans quoi je serais allée au lit sans manger. Je me souviendrai de l'homme très sévère mais bon qu'il était. Tout cela restera le souvenir heureux que j'ai de papa. Je crois que tu connais maintenant tout de la suite de notre histoire !

Louison, Camille et Teddie

Chapitre 9
L'oubli réparé
Victor Friedrich
(1920-1942)

Liste des otages du 26 février 1942

LISTE DES PERSONNES ISRAËLITES ARRÊTÉES EN FÉVRIER 1942 (otages du 26.2.1942)		
NOMS	Date et lieu de naissance	Domicile
AMON Raphaël	1.4.1893 à CONSTANTINOPLÉ	33 rue du Bourg
BIGIONI Maurice	25.5.1923 à DIJON	1 place Barbe
HAUSER Alfred	10.10.1888 BESANCON	15 rue Bannelier
JUDENKERTZ Gustave	26.11.1893	9 rue Fourmerat
LEVRY-RIGOULOT René	6.6.1900 TROYES	8, rue Bossuet
SCHER		1 Av. Garibaldi
BLUM Robert		
BARUCH Pierre	1905	28 r. André Roussin
LICHTENSTEIN Roger	originaire de MULHOUSE	
BLANKENBERG Joseph	54 ans	3, rue Guyton Morveau

ADCO, 40 M 461

Le nom de Victor Friedrich (Fridrich selon son père) n'a pas été porté en 1945 sur la liste des hommes arrêtés le 26 février 1942 par la police dijonnaise.

Pourtant il a bien été arrêté ce jour-là. Son nom apparait sur la liste du convoi n° 2 et son père, Israël Fridrich, explique après-guerre lors de ses recherches que son fils a été arrêté en février 1942 à Dijon.

Les traces du jeune homme dans les archives à Dijon sont minces. Ayant rempli la fiche de recensement imposée aux juifs en août 1941, plusieurs éléments peuvent être toutefois soulignés.

Fiche de recensement (1941)

251

Nom : Friedrich
 Prénoms : Victor
 Surnom : Willy
 Né le : 1^{er} Avril 1920
 à : Metz

Carte d'identité n° 130
 délivrée par : Mairie de Lorient (Aude)
 Le 13 Avril 1940

de : (état civil du père) Friedrich Israël né de (père) juif ou-non
 de religion Juive (mère) juive ou-non
 et de : (état civil de la mère) Werner Chajne de (père) juif ou-non
 de religion Israélite (mère) juive ou-non

NATIONALITE : (1) Naturalisé Français
 Entré en FRANCE le : 13 Avril 1940

SITUATION DE FAMILLE

Marié le : _____ à : _____
 Avec : Nom : _____ Prénoms : _____
 né le : _____ à (père) juif ou non _____
 de religion : _____ de (mère) juive ou non _____

Nationalité du conjoint (1) : _____

ENFANTS

Prénoms	Date et lieu de naissance	Nationalité (1)

DOMICILE

Principal : 31 rue J. Cellierier 21 à Dijon
 Autres domiciles : _____

(1) Indiquer si la nationalité a été acquise par filiation, mariage ou naturalisation.

T.S.V.P.

ADCO, 1090 W 36

On apprend qu'il est né à Metz le 1^{er} avril 1920. Il réside alors à Dijon, 31, rue Jacques Cellierier. Son écriture est enfantine. Il y réside avec sa mère Chajne-Rifke Werner. Son surnom est Willy. Son père est alors en zone non occupée. Il est négociant. Victor semble

être fils unique. Ses parents sont nés en Pologne et ont été naturalisés en 1927.

Suite fiche recensement (1941)

PROFESSION

RAYER LES MENTIONS INUTILES (Sans profession :
Indiquer la profession et le lieu de travail, le siège et les succursales de l'entreprise, sa raison sociale et s'il s'agit d'une société, la nature de cette société, son n° d'immatriculation au Registre du Commerce et la qualité du déclarant. (Travailleur : Manutentionnaire à Prisunic
(Artisan :
(Commerçant : (N° de Registre du Commerce) :
(Compte-courant n°

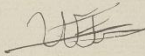
ENTREPRISES ECONOMIQUES OU PARTICIPATIONS A CES ENTREPRISES

Siège de l'entreprise :
Nature du commerce :
Propriétaire ou titulaire du bail :
Date d'installation :
Chiffre d'affaires :
Personnel employé (juifs et non-juifs) :
N° de la carte spéciale de commerçant :

BIENS PRIVÉS ET PARTICIPATIONS :

Indiquer la valeur, la nature, les entreprises où sont investis les biens, distinguer s'il s'agit d'un immeuble de rapport ou non, ainsi que le revenu :

Péant

Dijon, le 12 Août 1941


ADCO, 1090 W 36

On apprend qu'il est manutentionnaire au magasin *Prisunic*, situé au 108, rue Piron. Ce document administratif est la dernière trace de Victor. On y trouve sa signature et son écriture.

À Metz on trouve son acte de naissance et à Caen le dossier de déportation ouvert lors des recherches effectuées par son père après la Libération.

Acte de naissance de Victor Fridrich (1920)

N^o 457

Metz le 6^{ème} avril 1920

Victor
Fridrich

Par devant l'Officier de l'État Civil soussigné a comparu
aujourd'hui M^{onsieur} Israel Fridrich
négociant

Le sept novembre
mil neuf cent quarante sept
officier de l'état civil
par délégation
[Signature]

Exécédé le vingt deux juin
mil neuf cent quarante deux
à Salschvitz, Birkenau
Pologne

demeurant à Metz, rue Berlin 8

de religion [redacted] né à Alt-
Souditz, (Pologne)

fil de Saul Fridrich
né à Thakau
(Pologne)

et de Suzala Mlagbald, son épouse
née à Mu
Souditz, (Pologne) dont l'identité a été constatée par
nom

et a déclaré que de Marie Chap Riffe Wömer
son épouse

demeurant à Metz, rue Berlin 8

de religion [redacted] née à Zabeloge
(Pologne)

fille de Chaim David Wömer
né à Konchou
(Pologne)

et de Reizel Niele Mlagbald, son épouse
née à Mu
Souditz

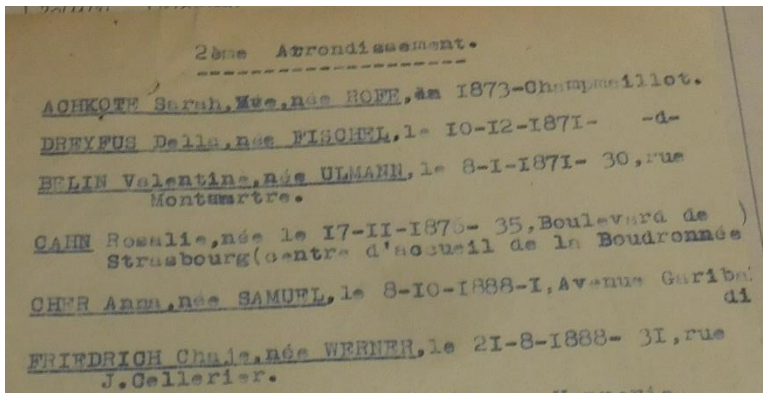
est né un enfant du sexe masculin
à Metz, rue Berlin 8,
le premier avril de l'année
mil neuf cent vingt
à six heures du matin

Transcrit à Dijon - (tête d'or) -
le 15 novembre 1947 -

Archives municipales de Metz

Sa mère est arrêtée le 24 février 1944 et déportée.

Extrait liste d'arrestation (24 février 1944)



ADCO, 40 M 461

Son père n'a la confirmation de sa mort qu'en 1947. Il reçoit le courrier suivant de l'Association nationale des familles de résistants et d'otages morts pour la France :

« J'ai retrouvé malheureusement des renseignements concernant la disparition de votre cher fils en consultant le registre d'Auschwitz. Vous deviez en fait prévoir cette triste nouvelle, mais je comprends, néanmoins, quel choc douloureux la confirmation de vos pressentiments doit vous apporter. »

Le registre d'Auschwitz porte en effet que Victor Friedrich né le 1^{er} avril 1920 à Metz est parti de France par le convoi n° 2 et a reçu à son arrivée à Auschwitz le numéro matricule 38 438 et qu'il est décédé le 22 juin 1942 ».

MINISTÈRE
DES
ANCIENS COMBATTANTS
ET VICTIMES DE GUERRE

DIRECTION DU CONTENTIEUX,
DE L'ÉTAT CIVIL ET DES RECHERCHES.

BUREAU DES FICHIERS
ET DE L'ÉTAT CIVIL - DÉPORTÉS.

83, avenue Foch, PARIS (XVII^e).

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

Paris, le 2 MAI 1950

à Monsieur le Maire

de : D I J O N (Côte d'Or)

Partie à renvoyer au
BUREAU DES FICHIERS ET DE L'ÉTAT CIVIL-DÉPORTÉS
83, avenue Foch, PARIS (XVII^e).

F.E.C.M.P.F. CD.OM 107
Dossier N° 50.945

Je vous prie de bien vouloir :

1° Inscrire la mention « **MORT POUR LA FRANCE** »
dans l'acte de décès de M. onsieur
F R I D R I C H, Victor
né le : 1er AVRIL 1920
à : METZ (Moselle)
décédé le : 22 Juin 1942
à : Q U S C H W I T Z (Pologne)
dont une expédition vous a été adressée en date
du : 5 Novembre 1947
Acte, 135 Registre, 70
2° Demander au greffier du Tribunal civil d'in-
scrire la dite mention sur votre second registre
déposé au greffe.

La mention « **MORT POUR LA FRANCE** » a été
inscrite dans l'acte de décès de M. onsieur
F R I D R I C H, Victor
Dossier N° 50.945
En exécution de votre lettre en date du

Le Greffe du tribunal de

a été prié de procéder à la même inscription.

À, le

Le Maire,

Pour le Directeur
du Contentieux, de l'État civil et des Recherches :
*Le Chef du bureau des Fichiers
et de l'État civil - Déportés,*

En 1950, la mention « Mort pour la France » est inscrite sur son acte de décès.

Chapitre 10
« L'inconnu » de la liste
Jacob Cher
(1887-1943)

Si Victor Friedrich n'est pas mentionné dans la liste des otages, Jacob Cher est indiqué de façon erronée et incomplète ; il est juste indiqué par les informations suivantes : « Scher, 1, av. Garibaldi ».

Qui était-il ?

Le point de départ de la recherche est à nouveau la fiche de recensement remplie en 1941.

Fiche de recensement (1941)

Nom : *Eher*
 Prénoms : *Jacob*
 Surnom :
 Carte d'identité n° *26.881*
 délivrée par *la Préfecture de Côte d'Or*
 le *21 octobre 1940*

Né le : *14 juin 1887*
 à : *Saint-Quentin (Aisne)*
 de : (état civil du père) *Joseph Eher* né de (père) *juif ou non*
 de religion *juive* (mère) *juive ou non*

et de : (état civil de la mère) *Rachel Garbontki* née de (père) *juif ou non*
 de religion *juive* (mère) *juive ou non*

NATIONALITE : (1) *Française (ancien combattant 1914-1918, carte n° 21.691)*
 Entré en FRANCE le :

SITUATION DE FAMILLE

Marié le : *17 juin 1913*
 Avec : Nom : *Samuel*
 née le : *6 octobre 1888*
 de religion : *juive*

à : *Vancy*
 Prénoms : *Anna*
 à *Saint-Max (Neustre et Noelle)*
 (père) *juif ou non*
 de (mère) *juive ou non*

Nationalité du conjoint (1) : *Française*

ENFANTS

Prénoms	Date et lieu de naissance	Nationalité (1)
<i>rien</i>	<i>rien</i>	

DOMICILE

Principal : *1 avenue Garibaldi à Dijon*
 Autres domiciles :

Il est donc né à Saint Quentin en 1887, fils de Joseph et Rachel Cher. Il a deux sœurs et quatre frères. Et s'est marié avec Anna Samuel à Nancy le 17 juin 1912.

Extrait acte de mariage (1912)

L'AN MIL NEUF CENT DOUZE, le dieu-sept juin _____, à neuf heures du matin
 par devant nous Alfred Aimé Burté, Greffier du Mérite agricole, Conseiller Municipal _____, délégué pour remplir les fonctions d'officier de l'état civil de la Ville de Nancy, sont publiquement comparus à l'Hôtel de Ville, d'une part, M Jacob Cher, commerçant, domicilié à Coul (Meurthe-et-Moselle), âgé de vingt-cinq ans, né à Saint-Quentin, département de l'Aisne, le quatorze juin mil huit cent quatre-vingt-sept, comme il constate de son acte de naissance qui nous a été remis; fils majeur de défunt Joseph Cher, marchand ambulante, décédé à Paris, 8^e arrondissement, le cinq mars mil neuf cent onze, comme il constate de l'acte qui nous a été remis, et de Rachel Garbovski, sa veuve, sans profession, domiciliée à Paris, rue du Faubourg n. 2, quatrième arrondissement, ici présente et consentante. D'autre part, M^{lle} Anna Samuel, sans profession, domiciliée à Nancy, rue de Médreville n. 1-avec ses père et mère, âgée de vingt-trois ans, née à Saint-Max, arrondissement de Nancy (Meurthe-et-Moselle), le six octobre mil huit cent quatre-vingt-huit, comme il constate de son acte de naissance qui nous a été remis; fille majeure de Israël Samuel, laitier, et de Caroline Levy, son épouse, sans profession, ici présente et consentante

Anna Samuel Jacob Cher Samuel Samuel
Caroline Samuel
M^{re} Léonide Strauss M^{re} Blaise Bluss
Bluss at. A. Burté
 L'AN MIL NEUF CENT DOUZE le dieu-sept juin _____ à neuf heures du matin

Photographie Anna Samuel



Collection Yad Vashem

Le jeune couple habite Toul. Le couple n'a pas d'enfant. Jacob exerce la profession de commerçant. Son épouse est sans profession.

Le jeune marié est mobilisé le 1^{er} août 1914. Il est affecté au 4^e régiment d'infanterie.

Le jeune couple déménage ensuite à Nancy. Il réussit professionnellement car Jacob Cher devient propriétaire de plusieurs immeubles de rapport.

Ils se réfugient à Dijon lors de la déclaration de guerre en septembre 1939.

Arrêté le 26 février 1942, Jacob n'est pas déporté contrairement à ses compagnons d'infortune le 5 juin 1942. Avec Robert Blum, ils sont transférés à Drancy le 23 juin 1942. Leur non-sélection pour ce transport n'est pas expliquée par les archives. Ils sont français, anciens combattants mais plusieurs autres otages le sont aussi et cela n'a pas empêché leur déportation. On peut supposer qu'ils échappent à la déportation car ils sont alors à l'infirmerie.

Jacob Cher est déporté le 31 juillet 1943 dans le convoi n° 58 à destination d'Auschwitz. Il a alors 56 ans. Il est certainement assassiné à son arrivée car il souffre d'un handicap résultant de sa blessure de guerre de 1915.

Liste de déportation

352	CHARBIT Saïd	17.9.11-FLEMEN - Franç.origine	12 Place Vivaux MARSEILLE-Ménageuvre	
353	CHARVET Camille née Kahn	16.3.81-BESANCON- Franç.origine	31,Avenue Jean Jaurès LONS LE SAULNIER - Profes.retraité	
354	CHASSIGNEUX Sarah née Lévy	17.8.11-ELBEUF Franç.origine	11,Allée du Midi COUREVOIE - Vendeuse-	C.A.
355	CHAYO David	22.10.12-ALET Syrien -	28, Rue de la Montagne Ste Geneviève Etudiant-	
356	CHERBAT Georges	8.4.09-PARIS - Franç.origine	36, Rue Remusat- TOULOUSE -Courtier en N.JP brillants-	
357	CHER Jacob	14.6.87-ST-QUENTIN Franç.origine -	1,Avenue Garibaldi DIJON-Représentant -	
358	CHER Maurice	16.5.98-SAINT DENIS Franç.origine	47 Rue St Laur- Chauffeur-	C.A.
359	CHICHE Joseph	8.12.06-ALGER - Franç.origine	14,Avenue Porte Didot N°8-Peintre	C.A.
360	CHICUREL Henri	9.6.22-PARIS Franç.origine	7, Rue Rochebrun employé de bureau	N.J.
361	CHICUREL Mario	7.3.95-S.LONIQUE Franç.origine	23, Rue d'Italie NICE-Conseil Juridique	C.A.
362	CHIFRINE Grégoire	4.9.06-CHARLOW Réfugié Russe	11,Rue Ambroise Paré-COLOMBES - Monteur en T.S.F.	C.A.
363	CHILÈNE Georges	3.11.97-PARIS 10° Franç.origine	7, Rue de l'Arrivée ENCHEN LES BAINS	

Sa femme est déportée le 7 mars 1944. Son frère Maurice est déporté en 1943 sur l'île d'Aurigny. Il a survécu. L'étude de la vie de Jacob Cher démontre que la protection apportée par l'État français aux « juifs français » est une chimère totale. Avoir défendu sa patrie, ne confère aucune protection particulière et ce dès février 1942.

Chapitre 11

**De la Côte-d'Or au Roussillon,
une résistance en cavale :
l'histoire de Roger Daltroff
(1896-1944)**

Photographie Roger Daltroff (années 1930)



Collection privée famille Beurtheret

Si vous avez ouvert ces pages, c'est que vous êtes en quête de récits inédits, de héros et d'héroïnes de notre histoire à découvrir et à connaître pour imprégner nos esprits de leurs moindres exploits et rendre à ces chasseurs de tyrans la justice des mémoires. Laissez-nous vous présenter humblement la vie de Roger Daltroff, homme au cœur singulier et à la foi rayonnante, qui apporta non sa pierre mais sa vie à l'édifice de la paix.

~

Roger Israël Daltroff naît le 13 mars 1896 à Dijon, en Côte-d'Or. Il est le fils de Joseph Daltroff et Pauline Bloch, un couple de Dijonnais domicilié au 7 avenue Garibaldi. Si vous ne voyez pas vraiment où c'est, on trouve aujourd'hui un petit tabac-presse à son emplacement, en face de l'arrêt République T2. Joseph et Pauline sont de confession juive et élèvent leurs enfants dans le milieu de la petite bourgeoisie commerçante.

Roger Daltroff est le benjamin d'une fratrie de quatre membres : trois garçons et une fille. Le fils aîné, prénommé Maurice Moïse, naît à Nancy le 28 août 1882. Il habite un temps Dijon puis déménage dans les

Vosges, à Raon-l'Étape et Fraize. Pendant la Première Guerre mondiale, Maurice est blessé par éclatement d'obus à la cuisse droite, ce qui le fait se retirer du champ de bataille. Il quitte finalement l'armée le 27 février 1919 et revient à Dijon, où il est libéré de son statut de réserviste en 1930.

L'autre frère est André, né le 17 octobre 1889 à Dijon. Plus instruit que son aîné, André est cuisinier à Dijon, où il se marie en 1910, après quoi il part suivre Maurice dans les Vosges, à Raon-l'Étape. Tout comme ses deux frères, la Grande Guerre le rattrape, et il passe de régiment en régiment. Pour avoir combattu à la protection de sa famille malgré la présence allemande qui occupait sa région, André reçoit la Légion d'honneur le 6 avril 1929.

Il semble qu'André et Roger aient davantage étudié que leur frère Maurice, puisqu'eux seuls ont obtenu un degré d'instruction générale : le troisième, qui correspond à l'époque à une formation primaire, c'est-à-dire un jeune homme sachant lire, écrire et compter. Les études ne sont pas longues pour les enfants de Joseph et Pauline Daltroff, et aucun ne passe le brevet de l'enseignement primaire. Enfin, la dernière

de la fratrie Daltroff se prénomme Marie. À son sujet nous savons peu de choses.

Lorsque sonne la mobilisation de la Première Guerre mondiale, Roger s'engage volontaire à Dijon au sein du 10^e Régiment d'Infanterie, le 22 août 1914. Il y arrive six jours plus tard, puis passe au 27^e RI le 29 janvier 1915. Petit à petit, il monte en grade : fait caporal le 27 octobre 1914 puis sergent le 11 avril 1915, il se voit toutefois rétrogradé de son galon de sergent et remis caporal pour « manque d'autorité et négligence dans son service ». On ne rigole pas. Et ce n'est pas tout : quelques mois plus tard, à la date du 13 mars 1917, Roger est cassé de son grade de caporal et remis soldat de 2^e classe ! On lui reproche une « mauvaise manière habituelle de service et faute grave dans le service ». Une forte tête, donc ; déjà il résiste. Autre fait notable concernant ses services de guerre : il est envoyé au front d'Orient le 12 juillet 1917, et sa mobilisation sur le terrain se prolonge bien après la signature de l'armistice puisqu'il ne revient en France qu'à la fin du mois d'avril 1919.

Ayant mis fin à sa scolarité avant le bac et même le brevet d'enseignement primaire, Roger Daltroff doit

donc s'en tirer avec des « petits boulots ». Et pas question de rester chez papa-maman ! Au gré des rencontres, des trouvailles et des emplois souvent temporaires, il quitte Dijon pour y revenir quelques mois plus tard, puis repartir... On sait par exemple qu'il a vécu en couple dans un petit logis en location à Saint-Seine-sur-Vingeanne, à l'est de la Côte-d'Or, pendant un an.

De ce fait, Roger change maintes fois de profession. Au départ apprenti coiffeur chez Potrat, il devient ensuite antiquaire durant une très courte période, puis exerce le métier de représentant de commerce en spiritueux et celui d'employé de chemin de fer. Finalement devenu représentant en salaisons, c'est dans ce milieu qu'il rencontre Marie Joséphine Chatel, une Jurassienne elle-même employée de commerce, dont il tombe amoureux...

Marie Chatel, née le 23 mai 1896 à Montmirey-la-Ville (Jura), est la fille de Joseph Chatel et de Marie Lance. Issue d'un milieu similaire à celui de Roger Daltroff, elle rencontre son promis à la fin des années 1910, lorsqu'elle a déjà migré à Dijon pour les affaires. Roger épouse Marie en 1920 et tous deux emménagent

7 place Émile Zola, en plein cœur de la capitale des ducs de Bourgogne. Le couple vit paisiblement durant plusieurs années, mais le retour de la guerre chambarde leur existence et Roger, guidé par une profonde intégrité et une moralité sincère, n'est guère prêt à se laisser soumettre à l'occupant sans réagir.

Dès l'armistice de juin 1940, Roger commence à déployer diverses activités de résistance, et il devient membre du réseau dirigé par Blanche-Marie Grenier-Godard, qui constitue un pilier essentiel de la résistance intérieure en Bourgogne. L'infirmière militaire cheffe de ce réseau témoignera après la guerre du « dévouement inlassable et désintéressé » dont Roger Daltroff fait preuve. Ainsi, il donne asile à de nombreux prisonniers évadés et réfractaires des travaux forcés, leur assurant hébergement, nourriture et parfois même vêtements et faux-papiers ; il se charge également du passage de ces hommes à la ligne de démarcation.

Son activité de résistant combiné à sa judéité (le terme « de race israélite » est employé par sa femme même) lui place deux épées de Damoclès au-dessus de la tête, et le contraignent à changer d'adresse

régulièrement. La dernière résidence dijonnaise du couple Daltroff se situe 27 rue de l'Arquebuse, quelques appartements au-dessus d'un commerce bien connu des Dijonnais : *Chez le père Weil*. C'est alors que, le 26 février 1942, la Gestapo se rend à cette adresse. Le nom de Roger Daltroff figure bien sur la liste de rafle des douze otages juifs, mais la brigade allemande ne verra jamais son visage ; notre héros parvient à s'échapper du studio par une fenêtre arrière et les Nazis, dans leur fureur de ne pouvoir s'emparer de lui, arrêtent son épouse et l'emmènent comme otage à la prison de Dijon où elle demeure six semaines. Celle-ci demeure persuadée jusqu'à la fin que son mari a été victime d'une dénonciation. À sa sortie, Marie Daltroff réussit à gagner la zone libre et à rejoindre son mari à Mâcon, par l'intermédiaire d'amis de cette ville.

Notre résistant aguerri ne désespère pas, non : de Saône-et-Loire, sa femme et lui atteignent par la suite Amélie-les-Bains¹, commune des Pyrénées-Orientales frontalière de l'Espagne. Même en

¹Commune ayant fusionné avec celle voisine de Palalda pour former la commune nouvelle d'Amélie-les-Bains-Palalda le 1^{er} novembre 1942.

Catalogne du Nord et recherché par les autorités allemandes, Roger poursuit son engagement héroïque au service de la résistance locale... Et il ne se garde pas de se targuer de ses efforts : ce nouveau venu acquiert rapidement une solide réputation dans le village, notamment chez les commerçants, et il se voit recevoir des conseils de prudence. Son propriétaire à Amélie, un certain Roger Kaspar, dit au sujet de Roger qu'il est « bavard et racont[e] ses exploits à qui v[eut] l'entendre ; c'est sûrement cela qui l'a perdu ». Quelques années après la Libération, une fois venu le temps des enquêtes et de la justice, certains Palaldéens témoigneront en effet des activités de résistance de Roger et des circonstances de son arrestation finale. Mais nous en viendrons un peu plus tard à ce triste épisode ; pour l'heure, voyons davantage en détail la vie du couple Daltroff chez les Roussillonnais.

Depuis le premier étage de la villa « *Le coin rêvé* », qu'il loue à M. Kaspar à partir du 5 novembre 1942, notre cher Daltroff s'active dans les opérations clandestines de tous genres, aidant notamment des hommes qui cherchent à rallier l'Angleterre ou l'Afrique du Nord. Selon le témoignage de Marie Rose

Schmoll, une commerçante qui affirme bien le connaître en tant que résistant, « [Roger] aidait le passage à la frontière de ses coreligionnaires et d'autres personnes, car il était juif ». Cette même Mme Schmoll explique avoir permis aux Daltroff d'obtenir des papiers en règle. Le caractère honnête et désintéressé du résistant décrit par Mme Grenier-Godard est corroboré : « monsieur Daltroff ne se faisait pas payer pour les services qu'il rendait ».

Par ailleurs, Roger se lie d'amitié avec une voisine de sa villa, Hermance Diacono. Cette femme excentrique, originaire d'une famille de la moyenne bourgeoisie du Creusot (Saône-et-Loire) et veuve d'un officier de la Marine marchande britannique grâce à qui elle est devenue sujet de Sa Majesté, entretient « des relations de bon voisinage » et fréquente régulièrement le couple Daltroff. Cependant elle affirme connaître le chef de la Gestapo, et on la soupçonne au village d'être sous la coupe des Allemands. Nombreux sont ceux qui la redoutent et qu'elle intrigue, sans doute en raison du « turban hindou » qu'elle porte et de « [s]es yeux fascinateurs ». En réalité, il semble plutôt que Mme Diacono ait été

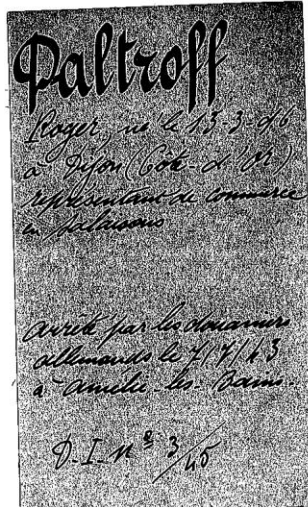
contrainte de jouer double-jeu par les autorités allemandes et de leur fournir des renseignements sous peine d'être expulsée de la région à cause de sa nationalité britannique. Toujours est-il que Marie Daltroff l'accuse d'adopter en présence de ses voisins un comportement qui confine à de l'espionnage et de presser son mari à la fuite en Espagne... C'est pourquoi, au début du mois de juillet 1943, les Daltroff sentent qu'ils ne sont plus en sécurité à Palalda et préparent leurs valises.

Mais alors, le 6 juillet 1943 au soir, tandis que les époux Daltroff ont invité Mme Diacono pour le dîner, deux Allemands font irruption dans leur logement. Averti par Hermance qui s'est écriée en voyant l'automobile allemande se garer en face de la résidence, Roger comprend qu'il va être arrêté d'une minute à l'autre et se réfugie par une porte dérobée chez son propriétaire, qui habite au rez-de-chaussée ; une fois de plus, il échappe à l'occupant. Momentanément... Les deux Allemands arrêtent alors Marie, qui prétexte que son époux est en déplacement à Perpignan, et la gardent à vue cinq jours durant à Amélie-les-Bains.

Le soir même, à minuit, c'est la fin : la Gestapo parvient à retrouver Roger Daltroff, qui s'est réfugié en ultime recours chez un Palaldien nommé Martin Matheu, puisque ne pouvant demeurer plus longtemps caché chez son propriétaire. Le lendemain, on autorise Marie à prendre un ultime repas avec son homme, lors duquel celui-ci lui affirme que c'est « la Diacono » qui l'a trahi, et qu'elle aurait entendu sa conversation avec Roger Kaspar dans laquelle il informe ce dernier de sa cache chez M. Matheu.

Quant à la « dame Diacono » que Marie Daltroff a, jusqu'au bout, incriminée sans relâche dans l'arrestation de son mari, elle sera jugée deux fois après la Libération, ayant fait appel lors de son premier verdict, et sera finalement condamnée à dix ans de travaux forcés en 1945. Toutefois, la complexité de ses motivations mêlée à son caractère ambigu et volage, le tout assaisonné de la fameuse « rumeur publique », font que Hermance bénéficiera de nombreuses remises de peine, pour être pour finir relâchée en 1950 après moins de six ans d'emprisonnement.

Extrait de sa fiche d'arrestation



Entre les griffes des Nazis, Roger Daltroff est détenu à la citadelle de Perpignan puis passe à Drancy le 18 août. Il est finalement déporté « en tant que juif et non en tant que résistant » au camp concentrationnaire d'Auschwitz par le convoi n°59 du 2 septembre 1943. Débarqué à la *Judenrampe*, on le sélectionne en tant que main-d'œuvre au camp d'Auschwitz II–Birkenau, où il endure des sévices inhumains et des humiliations constantes. Après un peu plus de deux mois, Roger fait la rencontre de celui qui se présentera après-guerre comme son ultime compagnon de captivité : un Français d'origine polonaise dénommé Julien Unger.

De trois mois et demi l'aîné de Roger Daltroff, Julien Unger est né le 23 novembre 1895 à Chęciny dans le sud de la Pologne. Marié à Marguerite Widder (née à Gidófalva en Hongrie le 26 juin 1903) qui est naturalisée française en 1929, il emménage avec elle à Maisons-Alfort (Val-de-Marne) dans les années 1930. Tout comme Roger, Julien fait de la résistance, et il appartient au mouvement Combat. Finalement arrêté par les Allemands, il passe aussi par Drancy et est déporté par le convoi n°62 le 20 novembre 1943. Il arrive à Auschwitz trois jours plus tard.

En octobre 1944, Julien Unger est évacué de Birkenau et rejoint le camp du Struthof, où il connaît des conditions plus difficiles encore. Il est ensuite transféré à Natzweiler, puis à Ohrdruf, où il est placé en quarantaine grâce au diagnostic d'un médecin qui le croit atteint du typhus. Il effectue de brefs passages dans les camps de Kravinkel et Dora, et est libéré le 11 avril 1945. Il met ensuite un mois à rentrer en France. En 1946, il écrit son témoignage dans un ouvrage intitulé *Le Sang et l'Or : Souvenirs de camps allemands*, qui décrit l'horreur du quotidien dans un

camp de concentration à travers des chapitres thématiques et chronologiques.

Julien et Roger, de même génération et partageant une culture commune certaine, ont sans doute été des intimes dans les souffrances abyssales du camp nazi. C'est d'ailleurs Julien Unger qui confirme la date précise de décès de Roger Daltroff, qu'il attribue aux « mauvais traitements que lui avaient infligés les Allemands »². Notre tendre héros s'éteint le 21 janvier 1944, au milieu de dizaines d'autres visages, martyrs, justes, preux, braves, innocents, suppliciés.

Néanmoins, notre histoire ne prend pas fin tout à fait ici. À la fin de la guerre, Marie Daltroff se retire à Montmirey-la-Ville, d'où elle mène une bataille acharnée pour retrouver les traces de son mari. En 1945, elle dit reconnaître le corps de Roger sur une photographie d'un journal prise au camp de Bergen-Belsen, « représentant une fosse comblée de morts ». Puis, en février 1946, elle envoie une longue lettre au Bureau des Déportés, dans laquelle elle explique avoir entrepris de nombreuses démarches auprès de

²Lettre d'attestation de Julien Unger du 8 septembre 1946.

délégations du Gouvernement provisoire dans le but d'identifier le corps, mais aucune n'a abouti. Son seul souhait : « que l'on m'autorise d'aller sur place pour reconnaître et ramener mon pauvre martyr, que j'aie au moins cette dernière consolation. Avoir son pauvre corps. »

Le 18 septembre 1946, mince victoire ! Après l'enquête réclamée par Mme Daltroff, l'officier d'État-civil au ministère des Anciens Combattants et Victimes de Guerre dresse l'acte de décès de Roger Daltroff et le tamponne du sceau « MORT POUR LA FRANCE ». À la suite de cela, des enquêtes plus profondes seront réalisées à Dijon ainsi qu'à Amélie-les-Bains-Palalda pour établir avec précision l'implication de Roger dans les divers réseaux de résistance dont il a été un maillon cardinal.

Le 7 avril 1954, le ministre des Anciens Combattants et Victimes de Guerre rejette à feu Roger Daltroff l'attribution du titre de déporté résistant mais lui accorde celui de déporté politique ; il en délivre la carte correspondante à sa veuve, qui était à l'origine de la demande. D'autres mentions posthumes sont accordées à Roger Daltroff, parfois très tard : celles de

« **Mort pour la France** » le 29 janvier 1947 et « **Mort en déportation** » le 5 janvier 1988.

En ultime reconnaissance, le 17 juin 2021, la directrice générale de l'Office national des anciens combattants et victimes de guerre reconnaît à Roger Daltroff, d'après l'avis favorable d'une commission tenue le 9 juin 2021, la qualité de Combattant Volontaire de la Résistance, à la demande de sa petite-nièce, Mme Nicole Beurtheret.

~

Nous voici au terme de notre voyage dans la mémoire de Roger Daltroff. À présent, souvenez-vous de son nom, de celui de sa femme, pour que leur réminiscence flotte toujours quelque part ici-bas et que rien de leur combat ni de leur sacrifice n'ait jamais été vain.

Malo et Adrien

Chapitre 12
Père, travailleur infatigable
Joseph Blankenberg
(1889-1942)

Joseph Blankenberg est l'un des 11 déportés de la rafle des otages de Dijon du 26 février 1942. D'origine polonaise, l'homme est perquisitionné à son domicile en raison de sa judéité, considérée alors comme un crime. Un crime suffisant selon les Nazis pour condamner un homme innocent au long processus de déshumanisation de la Shoah.

Le 5 juin 1942, le convoi n° 2 arrive à Auschwitz depuis le camp de Compiègne. Les 1 000 hommes du convoi sont sélectionnés pour le travail, parmi eux se trouve Joseph Blankenberg.

L'homme a vécu dans des conditions de vie atroces : ceux qui étaient sélectionnés pour travailler le faisaient toute la journée, manquaient de nourriture, d'hygiène et d'intimité et étaient considérés comme des "Stück" (unité ou pièce de production) par les Nazis. Après deux mois à Auschwitz, Joseph Blankenberg s'est éteint le 9 août 1942.

Certificat de décès de Joseph Blankenberg

C¹

Nr. 18974/1942 (958)

Auschwitz, den 13. August 1942

Der Arbeiter Josef Blankenberg _____
 _____ mosaisch _____

wohnhaft Dijon, Rue du Chaignot Nr. 9, Frankreich _____
 ist am 9. August 1942 _____ um 15 Uhr 30 Minuten
 in Auschwitz, Kasernenstraße _____ verstorben.

Der Verstorbene war geboren am 22. Juli 1889 _____
 in Warschau _____
 (Standesamt _____ Nr. _____)

Vater: Moritz Blankenberg, zuletzt wohnhaft in _____
 Warschau _____
 Mutter: Laja Blankenberg, zuletzt wohnhaft in Warschau _____

Der Verstorbene war ~~nicht~~ - verheiratet mit Sista Blankenberg _____
 geborene Heidenberg _____

Eingetragen auf ~~mündliche~~ - schriftliche Anzeige des Arztes Doktor der
 Medizin Meyer in Auschwitz vom 9. August 1942 _____
 Die Anzeigende _____

Vorgelesen, genehmigt und _____ unterschrieben

Die Übereinstimmung mit dem
 Erstbuch wird beglaubigt. _____

Auschwitz, den 13. 8. 1942

Der Standesbeamte In Vertretung *[Signature]*
 Der Standesbeamte In Vertretung Quakernack

Todesursache: Herzschäche bei Darmskatarrh _____

Eheschliessung des Verstorbenen am _____ in _____

(Standesamt _____ Nr. _____)

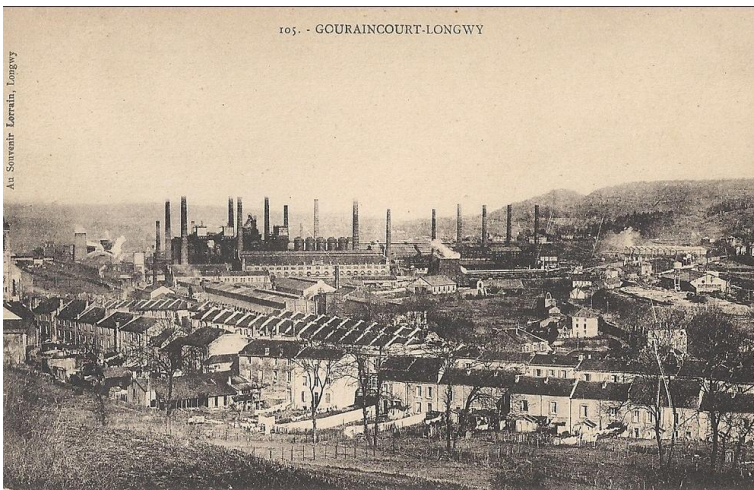
Archiwum Muzeum Auschwitz / Auschwitz Museum's Archive

Archives d'Auschwitz

En revanche, la vie de Joseph Blankenberg ne peut se résumer à sa déportation. C'est avant tout un homme, avec une vie de famille, un travail, des amis...

Fils de Michel Blankenberg et Liba Helda Rajner, Joseph est né à Varsovie le 22 juillet 1889. Il est venu en France en 1916. Quatre ans plus tard son fils Bernard (né à Varsovie en 1910) et sa compagne Zysla née Hajdenberg l'ont rejoint. Il s'est installé d'abord à Thionville dans le département de la Moselle en Lorraine, où il travaillait en tant que réfugié aux Hauts Fourneaux de Longwy, une usine de sidérurgie.

Photographie de Longwy (année 1930)



Le couple a eu trois autres enfants : Moyse/Maurice né le 16 juillet 1922 et Régine, née le 3 février 1925 à Hayange et Wolf/Victor, né le 7 juin 1933 à Thionville. Ces derniers ont reçu la nationalité

française le 29 novembre 1933. Ils ont déménagé à
Dijon le 19 septembre 1940, 9 rue du Chaignot.

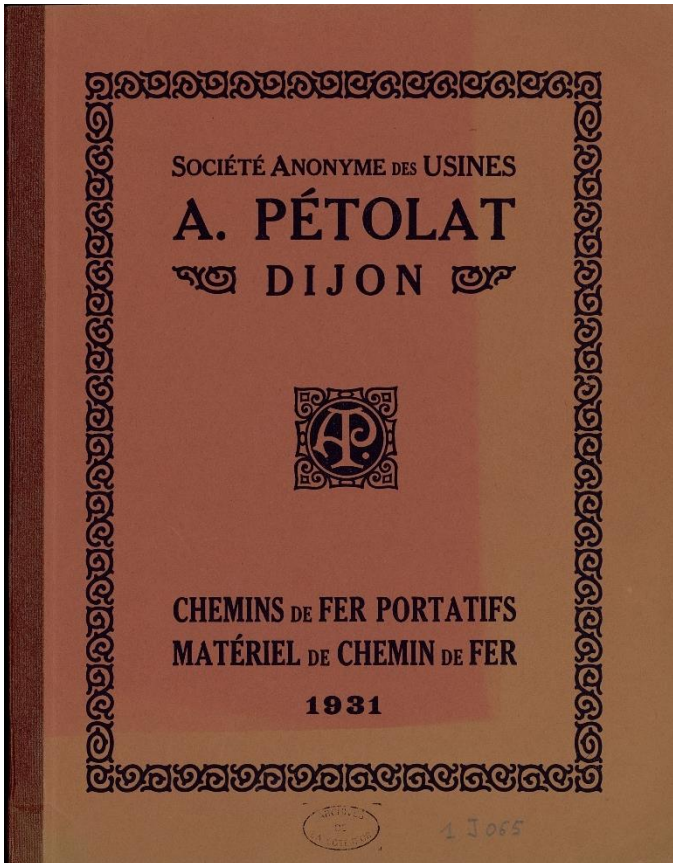
Photographie 9, rue du Chaignot



Photographie Léane Lauterbach

Les enfants fréquentaient l'école Turgot, proche
de la maison. À Dijon, il travaillait comme manœuvre
à l'usine Pétolat, une entreprise de construction et de
matériel de chemin de fer.

Catalogue entreprise Pétolat (1931)



ADCO, 1 J0 65

La famille a même reçu une allocation mensuelle d'aide aux réfugiés d'une valeur de 1 400 francs. Nous pensons que ce déménagement est dû à l'annexion de l'Alsace-Moselle par l'Allemagne en 1940, même si aucun document ne le prouve.

La famille est touchée par les mesures antisémites mises en place en zone occupée.

Déclaration de recensement (1941)

Nom : *Blankenberg*
 Prénoms : *Joseph*
 Surnom :
 Né le : *22 juillet 1889*
 à : *Varsovie*
 de : (état civil du père) *Blankenberg* né de (père) *juif ou non*
 de religion *Israélite* (mère) *Michol* (mère) *juive ou non*
 et de : (état civil de la mère) *Rainier* née de (père) *juif ou non*
 de religion *Israélite* (mère) *Réba-Céline* (mère) *juive ou non*

NATIONALITE : (1) *Polonaise. (filiation)*
 Entré en FRANCE le : *provoqué par guerre en 1916 chez la Allemande à Lunel, Moselle*
 Marié le : *9 novembre 1929* à : *Annemasse, Moselle*
 Avec : Nom : *Jozefenberg* Prénoms : *Zysla*
 née le : *20 décembre 1889* à *Varsovie*
 de religion : *Israélite* (père) *juif ou non*
 (mère) *juive ou non*

Nationalité du conjoint (1) : *Polonaise. (filiation)*

ENFANTS

Prénoms	Date et lieu de naissance	Nationalité (1)
<i>Régine</i>	<i>3-2-1925 Lunel</i>	<i>Française</i>
<i>Stoff</i>	<i>7-6-1933 Thionville</i>	<i>Française</i>

DOMICILE

Principal : *Thionville, Moselle*
 Autres domiciles : *En résidence à Dijon - rue de Châtigny 49*

BIENS PRIVÉS ET PARTICIPATIONS :

Indiquer la valeur, la nature, les entreprises où sont investis les biens, distinguer s'il s'agit d'un immeuble de rapport ou non, ainsi que le revenu :

Néant 74 NOV 1941
Joseph Blankenberg

ADCO, 1090 W 36

Joseph n'est pas le seul déporté de sa famille. Sa femme, Zysla Blankenberg est née le 20 décembre

1887 à Varsovie. Elle ne travaillait pas. Elle est arrêtée le 10 octobre 1942, lors de la dernière rafle de juifs étrangers de Côte d'Or. Après être allée à Drancy, Elle est arrivée à Auschwitz le 4 novembre 1942, avec le convoi n° 40, Elle est décédée le jour même.

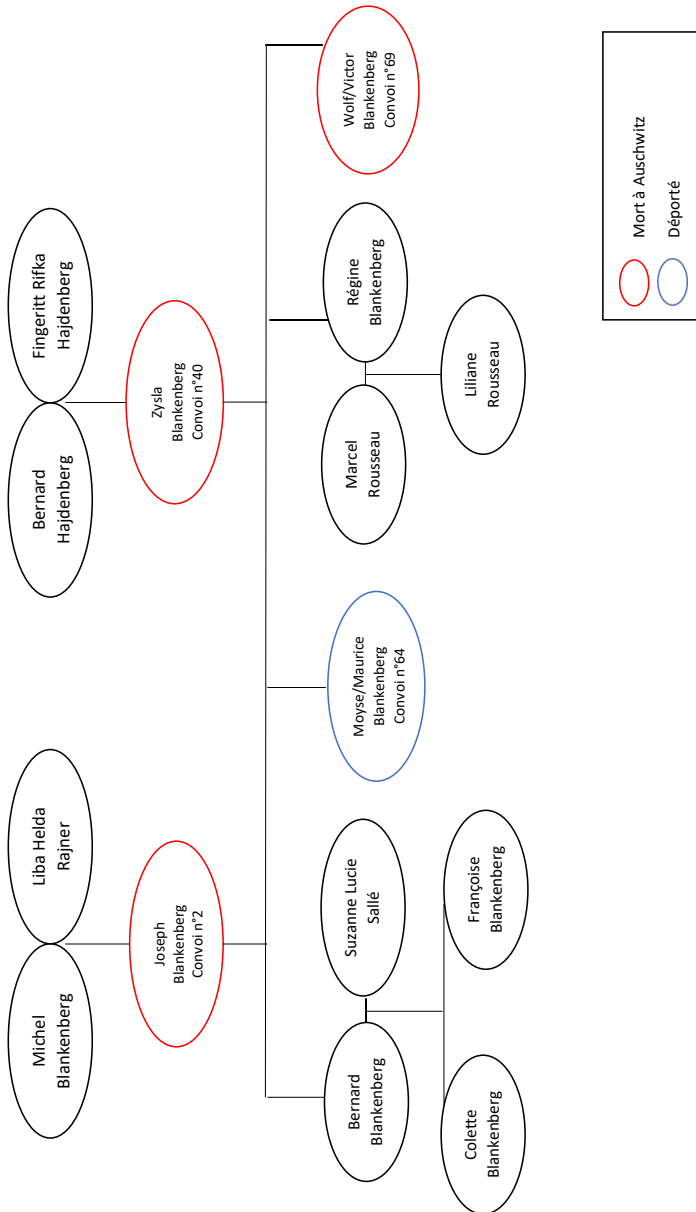
Deux de ses fils, Moysse/Maurice et Wolf/Victor ont été déportés à Auschwitz. Wolf/Victor est lui déporté à Drancy le 4 mars 1944, puis il est parti pour Auschwitz le 7 mars 1944 avec le convoi n° 69, où il a vécu ses dernières instants, âgé seulement de 11 ans. Moysse, quant à lui, est envoyé à Auschwitz depuis Drancy par le convoi n° 64, le 7 décembre 1943. Il a survécu. Après la guerre, il a déménagé aux Etats-Unis et est devenu pâtissier. Nous ne savons pas s'il est encore en vie. Régine s'est mariée à Marcel Rousseau avec qui elle a eu une fille, Liliane. Elle est arrêtée avec Liliane en même temps que son frère Wolf/Victor le 26 février 1944 au 3 rue Guyton Morveau. Grâce à son bébé et au fait qu'elle portait le nom français de son mari, elle est relâchée. Bernard habitait rue Condorcet à Dijon avec sa femme Suzanne Lucie Sallé, de confession catholique. Il était vendeur dans une maison de confection. Avant la guerre, il était courtier en

immeuble à Thionville et sa femme tenait un magasin de modiste. Ensemble, ils ont eu deux filles, Colette et Françoise qui ont toutes deux été baptisées à l'église Saint-Michel. Nous avons été en contact avec Colette qui ne dispose pas de photographies de famille mais nous avons appris qu'elle et sa sœur ont eu des enfants et que leur père, Bernard, a été assassiné à la fin de la guerre, car il a été confondu avec un collaborateur.

Nous avons pu récolter toutes ces informations sur Joseph Blankenberg et sa famille grâce à différentes archives notamment celles de Dijon et du mémorial de la Shoah. En racontant son histoire, nous voulons rendre hommage à Joseph Blankenberg ainsi qu'à sa famille qui, comme des millions d'êtres humains innocents, ont été victimes de la politique antisémite que les Nazis et leurs alliés ont mise en place. Aujourd'hui nous nous devons de nous rappeler de ces "petites histoires" qui composent la grande et qui sont essentielles à la Mémoire.

Léane, Chiara et Léonie

Arbre généalogique de la famille Blankenber



Léane et Léonie

Certificat de décès de Joseph Blankenberg

C¹

Nr. 18974/1942 958

Auschwitz, den 13. August 1942

Der Arbeiter Josef Blankenberg _____
 _____ mosaisch _____

wohnhaft Dijon, Rue du Chaignot Nr. 9, Frankreich _____

ist am 9. August 1942 _____ um 15 Uhr 30 Minuten
 in Auschwitz, Kasernenstraße _____ verstorben.

Der Verstorbene war geboren am 22. Juli 1889 _____
 in Warschau _____

(Standesamt _____ Nr. _____)

Vater: Moritz Blankenberg, zuletzt wohnhaft in _____
Warschau _____

Mutter: Laja Blankenberg, zuletzt wohnhaft in Warschau _____

Der Verstorbene war ~~nicht~~ verheiratet mit Sista Blankenberg _____
geborene Heidenberg _____

Eingetragen auf mündliche schriftliche Anzeige des Arztes Doktor der
Medizin Meyer in Auschwitz vom 9. August 1942 _____

Der Ansigende _____

Vorgelesen, genehmigt und _____ unterschrieben.

Die Obereinstimmung mit dem Erbbuch wird bezeugt.

Auschwitz, den 13. 8. 1942

Der Standesbeamte Der Standesbeamte
 In Vertretung In Vertretung
 _____ Quakernack

Todesursache: Hirschschwäche bei Darmkatarrh _____

Eheschließung des Verstorbenen am _____ in _____

(Standesamt _____ Nr. _____)

Archiwum Muzeum Auschwitz / Auschwitz Museum's Archive

Chapitre 13

**Compiègne-Royallieu, l'un des
plus importants camps de transit
français**

Au cours de leur déportation, les 11 otages dijonnais sur lesquels nous avons travaillé sont passés brièvement par le camp de Compiègne-Royallieu. Ils sont arrivés le 19 mai 1942 et y sont restés jusqu'au 5 juin 1942, date à laquelle ils sont tous déportés vers Auschwitz Birkenau excepté Robert Blum et Jacob Cher. Quelles ont été leurs conditions de détention ?

Situé dans l'Oise dans la commune de Compiègne, le camp de Royallieu était initialement une caserne militaire, créée en 1913. Par la suite, en 1939, la caserne est devenue un hôpital qui s'est transformé dès juin 1940 en camp pour les prisonniers de guerre capturés par l'armée allemande. Ce n'est qu'en juin 1941 que le camp adopte sa fonction de camp de transit et d'internement en recevant les « ennemis du Reich » avant leur départ vers les centres de mise à mort et les camps de concentration. Aussi appelé *Frontstalag* 122, le camp de Compiègne Royallieu était le deuxième camp de transit le plus important en France après Drancy. C'était le seul camp en France à être entièrement dirigé par des Allemands. La commune de Compiègne est très proche de la

commune de Rethondes, où a été signé l'armistice du 11 novembre 1918.

Vue aérienne du camp de Compiègne-Royallieu (1941)

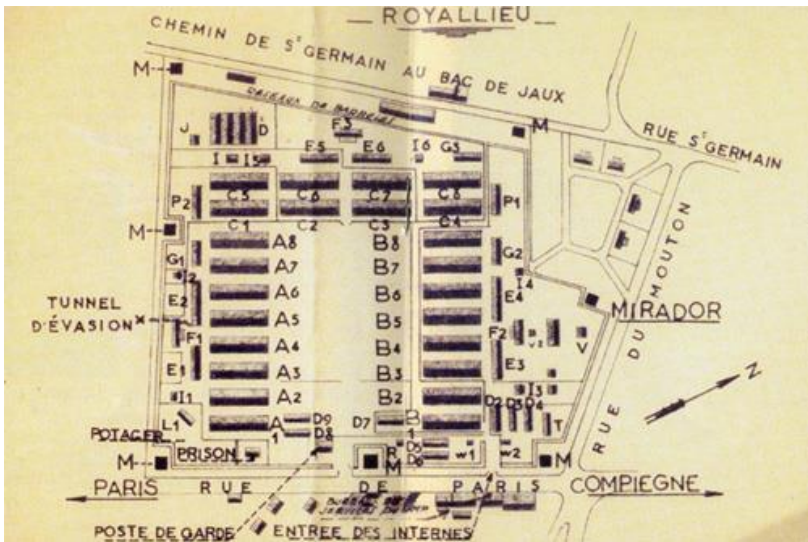


© Mémorial de l'internement et de la déportation

Le camp était séparé en trois parties différentes : le camp A, B et C. Le camp A était destiné aux détenus politiques français. Plus de 3 000 personnes principalement communistes y étaient internées. Le camp B, où se trouvait les prisonniers russes et américains, a ouvert en 1941. Enfin, le camp C regroupait les Juifs. Ce dernier a été caché pendant 3 mois au monde extérieur. Au sein du secteur C les conditions de vie étaient pires que dans les autres sections : ils ne pouvaient pas recevoir de courriers, ils

avaient également beaucoup moins de confort, d'hygiène et de nourriture. Entre le 12 décembre 1941 et le 2 avril 1942, 92 détenus juifs sont morts d'épuisement, de faim ou de maladie.

Plan du camp de Royallieu



Document André Poirmeur

C'est dans les baraques du camp C que sont détenus les otages arrêtés le 26 février 1942. Dans son journal, pour le samedi 23 mai 1942, Benjamin Schatzman, présent à Compiègne depuis le 13 décembre 1941, confirme ce transfert des otages bourguignons : « J'ai oublié de relater qu'il y a quelques jours un petit groupe de treize hommes

venant de Dijon est arrivé ». Le chiffre correspond exactement à celui des otages identifiés arrêtés le 26 février 1942, 11 à Dijon et 2 à Chalon-sur-Saône. On connaît l'affectation exacte de Pierre Baruch, Simon Schnerb (arrêté à Chalon-sur-Saône) et de Maurice Bigio. Ils sont tous les trois dans le bloc C 6, Baruch et Schnerb dans la chambre 14, et Bigio dans la chambre 10.

Au sein du camp, une véritable solidarité s'est créée : les sections A et B faisaient passer des lettres et des colis avec de la nourriture au camp juif. La vie intellectuelle s'est également développée avec des conférences et des chants organisés par les prisonniers.

C'est de Compiègne, en mars 1942, que le premier convoi français conduit un millier de juifs vers Auschwitz Birkenau. Les otages bourguignons sont déportés par le convoi n° 2 le 5 juin 1942.

Quelques jours avant leur départ, ils ont eu l'autorisation d'écrire une brève carte à leur famille quelques jours après leur arrivée. Pierre Baruch envoie ce message le 22 mai 1942 :

*« Je suis à Compiègne Frontstalag 122 matricule 5782,
bloc C 6, chambre 14.*

Vous pouvez m'écrire deux cartes et deux lettres par mois et m'envoyer deux colis express de 2k500 chacun par mois.

Je vais bien et je vous embrasse. Pierre BARUCH » .

Le 5 juin 1942, tous sont déportés par le convoi n° 2 sauf Robert Blum (son nom est porté sur la liste de départ et barré sans explication) et Jacob Cher. Ce convoi de 1 000 hommes a été planifié au début du mois de mai 1942. Il comprend 289 hommes juifs arrêtés le 14 mai 1941, lors de la rafle dite « du Billet vert » et transférés de Pithiviers et Beaune-la-Rolande à Compiègne le 8 mai 1942. Plus de 700 hommes, appréhendés pour la plupart lors des arrestations de représailles d'août et de décembre 1941 et transférés de Drancy à Compiègne le 29 avril, ainsi que 11 otages arrêtés à Dijon et Chalon-sur-Saône le 26 février 1942, complètent l'effectif du convoi.

Benjamin Schatzman a relaté le triste départ du camp de Royallieu :

« Cette nuit fut particulièrement pleine de tristesse et de lourde sensation d'oppression. Par la fenêtre de la chambre que j'occupais, je pouvais voir et entendre les bruits d'une partie du bloc que nous avons quitté le matin. Quel douloureux spectacle ! Il y avait des soldats

baïonnette au canon, qui gardaient le bloc pour qu'il ne puisse y avoir aucune communication entre nous. Les malheureux, par une forte chaleur, étaient dehors et tendaient leurs bouteillons pour qu'ils soient remplis d'eau, au lieu de leur permettre d'entrer dans le bloc pour se servir eux-mêmes, avec les 10 robinets du lavabo, de sorte qu'il leur fallait attendre pour étancher leur soif. Ils ont dû passer une nuit affreuse car, à 3 h 30, j'ai commencé à entendre le bruit que font [ceux] qui partent et qui s'agitent. Ce tumulte ne faisait que s'accroître, et il aurait été impossible de dormir à quiconque était sensible au triste sort qui attend nos compagnons qui se préparaient à être amenés. Deux de mes compagnons dormaient profondément.

À 6 h a commencé le départ. Je n'ai pas eu le courage d'aller les voir passer, tellement j'étais d'avance malheureux. Mais vers 6 h 30, je me suis tout de même levé, et j'ai vu passer un des groupes dans lequel il y avait deux compagnons de la petite chambre. [...] Je n'ai pas pu continuer à regarder ce défilé, encadré de nombreux soldats, avec un pas très rapide, et les malheureux qui portaient leurs ballots et leurs valises, avec une fatigue évidente, étant obligés de marcher avec une allure si rapide ».

Les 1 000 détenus choisis pour la déportation à Auschwitz parcourent à pied les près de 3 kilomètres

séparant le camp de la gare de marchandises de Compiègne. Le convoi se compose de 20 wagons couverts et de trois voitures de voyageurs. Grâce au témoignage d'Henri Tajchner, déporté rescapé de ce convoi, il est possible de reconstituer partiellement les conditions du départ de ce train de déportation :

« Les wagons à bestiaux et les gradés allemands étaient là. Ils nous attendaient avec la liste de nos noms. Nous étions répertoriés pour aller travailler à l'est.

Sur le quai même après un temps assez prolongé, il nous a été distribué ce demi-pain qu'ils avaient l'habitude de donner à leur troupe, avec une rondelle de saucisson, un peu de confiture. À l'intérieur des wagons, il y avait des espèces de seaux remplis d'eau. [...] Nous avons eu droit à un premier sermon de la part d'un gardé haut placé. Ses dernières recommandations avaient un goût funèbre. Nous allions vers l'est pour travailler, on nous emmenait en train, les évasions étaient strictement interdites et gravement réprimandées (sic), si un seul s'évadait tout le wagon serait fusillé... Ses propos ont eu de l'effet : alors que certains prisonniers ont commencé à démonter les planches des wagons, les autres occupants les ont empêchés de le faire. Le premier traumatisme avait porté ses fruits.

[...] En nommant un responsable parmi nous, ils ont tout de suite créé une ambiance de mésentente.

Quand le train a démarré il ne restait plus beaucoup d'eau. À l'extrémité de chaque wagon il y avait un SS sur le marchepied, fusil en bandoulière, prêt à tirer en cas d'évasion ou de révolte. Je me souviens que le train cahotait comme un train à bestiaux passant par beaucoup d'aiguillages et changeant souvent de voie, ce qui provoquait du remue-ménage à l'intérieur. L'air se raréfiait de plus en plus et le moral commençait à en prendre un coup. On sentait que l'on n'était plus traité comme des hommes. C'était un tout petit avant-goût de ce qui était possible ».

De 1942 à 1944, une trentaine de convois transportant des hommes et des femmes déportés politiques quittent le camp. Plus de 45 000 personnes ont été internées à Compiègne parmi lesquelles 3 500 Juifs dont 2 200 ont été déportés vers les camps d'extermination nazis.

Après la guerre, le camp revient à sa fonction de caserne militaire. Le mémorial de l'internement et de la déportation est inauguré et ouvert au public le 23 février 2008. Sur les 25 bâtiments d'origine, 3 ont été conservés et 2 peuvent être visités.

Ils retracent le parcours historique du lieu. On peut y trouver des documents d'archives provenant des

autorités franco-allemandes et des internés : lettres manuscrites, documents administratifs, photos, projection, témoignages sonores, dessins.

Dessin de David Brainin



© Archives du CDJC

Robert Desnos, qui a été interné à Royallieu du 20 mars au 27 avril 1944, a écrit le poème « sol de

Compiègne », publié le 1^{er} décembre de la même année.

Sol de Compiègne (extrait)

<i>Sol de Compiègne !</i>	<i>S'y repose comme l'œil</i>
<i>Terre grasse et</i>	<i>d'un oiseau</i>
<i>cependant stérile</i>	<i>Et reflète le ciel, le ciel</i>
<i>Terre de silex et de</i>	<i>de Compiègne</i>
<i>craie</i>	<i>Avec tes images et tes</i>
<i>Dans ta chair</i>	<i>astres</i>
<i>Nous marquons</i>	<i>Lourd de souvenirs et</i>
<i>l'empreinte de nos</i>	<i>de rêves</i>
<i>semelles</i>	<i>Plus dur que le silex</i>
<i>Pour qu'un jour la</i>	<i>Plus docile que la craie</i>
<i>pluie de printemps</i>	<i>sous le couteau</i>

Robert Desnos

Ce texte relate son ressenti par rapport au camp et son espoir d'en sortir.

Même si ce texte a été écrit deux ans après la déportation pour Auschwitz des hommes déportés le 5 juin 1942, ceux-ci ont laissé leurs empreintes sur ce même sol.

Léane et Léonie

Chapitre 14
André Franck
Un homme de cœur
(1899-1944)

André Franck naît le 6 juillet 1899 à Auxonne. Il est français par filiation et juif comme ses parents et son frère Paul Franck, né sept ans plutôt. Ils grandissent à Auxonne puis à Dijon. C'est dans cette ville qu'il rencontre son épouse. Marié à Yvonne Paule Meyer, française par filiation, née de père et de mère juifs, l'épouse d'André Franck est née le 18 avril 1909 à Paris (9^e).



Yvonne et André
Franck lors de
leur mariage
(6 juin 1931)

André et Yvonne à Venise (années 1930)



Archives privées Roger Franck

De cette union heureuse sont nés deux enfants, à Dijon, Claude, leur fille qui voit le jour le 27 avril 1933 et Alain le 26 octobre 1938. Toute la famille est alors domiciliée au 51 Boulevard Thiers à Dijon.

Claude et Alain Franck



Archives privées Roger Franck

Mais c'est rue Piron au cœur de Dijon qu'ils passent une bonne partie de la journée puisqu'ils sont négociants dans un magasin de confection d'habits. Leur commerce, tenu avec Paul, le frère aîné d'André, a pour nom « A. Pygmalion » ; on y trouve des tissus en tous genres, des confections pour hommes, dames et enfants. Leurs spécialités résident dans les toiles et les trousseaux. C'est une affaire prospère qui emploie 11 personnes.



Façade du
magasin
A Pygmalion
(1936)
Archives privées
Roger Franck

André Franck n'a pas toujours été qu'un simple négociant. Il a été également un soldat. Engagé volontaire à 18 ans lors de la Première Guerre mondiale, André Franck intègre le 83^e régiment d'artillerie lourde. Il est démobilisé le 23 octobre 1919. Il est rappelé sous les drapeaux le 25 août 1939 à la 8^e section d'infirmiers militaires. Puis en février 1940, il passe au dépôt du 8^e bataillon des ouvriers d'artillerie

André Franck militaire (1918)



Archives privées Roger Franck

André poursuit néanmoins son engagement patriotique et intègre en 1940 le réseau de Résistance Grenier-Godard commandée par Blanche Grenier-Godard. Il apporte une aide matérielle à de nombreux prisonniers évadés et à des agents secrets : nourriture, habillement, hébergement. Il sert également de liaison pour le courrier. Tout cela entre midi et quatorze heures, quand les employés sont partis pour leur pause.

**Affiche placée sur le magasin A Pygmalion
automne 1940**

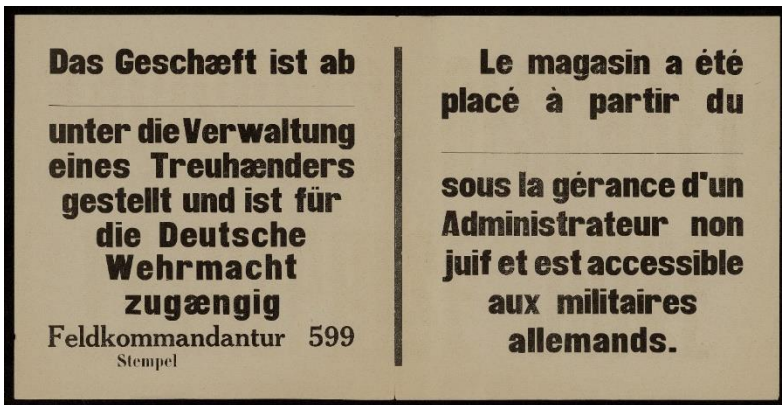


ADCO, 1090 W 38

En accord avec son frère il place dans la vitrine une affiche portant l'inscription « maison française ». Les Allemands la font retirer par la police française.

Mais, en janvier 1941 le commerce des Franck est placé sous la direction d'un administrateur provisoire Eugène-Maurice Lavelatte.

**Affiche placée sur le magasin A Pygmalion
automne 1940**



ADCO, 1090 W 38

Lavelatte explique qu'il n'a pas rencontré de la part des frères Franck « une compréhension suffisante de ce qu'il y avait de délicat et de pénible dans sa mission ». Cela est normal car il les évince de leur commerce. Lavelatte se fait remettre les clés du magasin et celles du coffre-fort. Selon le témoignage de Roger, neveu d'André, il a dû sortir un revolver pour les obtenir. Sa mission est de gérer l'affaire et de trouver un acquéreur.

Les lois de Vichy se durcissent et le commerce est spolié et vendu en avril 1941 à Émile Perrot, fabricant de soierie demeurant à Lyon. André Franck et sa famille doivent fuir en zone sud, d'abord à Lyon, puis en Haute-Savoie. Ils seront arrêtés par la police allemande, le 15 mars 1944 à leur domicile à Albertville, en Savoie, rue de la République.

André Franck et toute sa famille sont emmenés et internés à Drancy. Tous sont alors déportés à Auschwitz dans le convoi n° 71 du 13 avril 1944, dans des wagons à bestiaux. Ce convoi était constitué de 1500 déportés dont 289 enfants, 624 hommes, 854 femmes. 165 hommes et 91 femmes sont sélectionnés pour les travaux forcés. Les autres déportés sont assassinés dans les chambres à gaz dès leur arrivée à Auschwitz. André Franck et sa famille connaissent ce destin. Dans ce convoi se trouve 34 des 44 enfants arrêtés à la Maison d'Izieu le 6 avril 1944 ainsi que les encadrants de la Maison d'Izieu, Léa Feldblum et Sarah Levan-Reifman. Simone Veil, Marceline Loridan-Ivens et Ginette Kolinka, âgée de 19 ans, sont également dans ce convoi. Contrairement à André Franck et à sa famille, ces dernières auront la chance

de faire partie des survivants d'Auschwitz et pourront ainsi témoigner de l'horreur de ce camp.

À la fin de la guerre, Blanche Grenier-Godard, cheffe du réseau auquel appartenait André Franck, réclamera pour lui la Croix de guerre Il faudra, par ailleurs, attendre le 9 novembre 1948, c'est-à-dire 4 ans après sa mort, pour obtenir l'acte de décès d'André Franck auprès du ministère des Anciens Combattants et Victimes de Guerre.

Juliette et Frédérique

Conclusion

Treize parcours d'hommes. Treize parcours uniques, unis cependant par un même destin tragique.

Unis aussi par une ville : Dijon. Ils ont vécu sur ces lieux qui sont aujourd'hui les nôtres : place Emile Zola, rue Cellier, avenue Garibaldi, lycée Carnot, rue Piron...Que cette ville se souvienne que ces hommes étaient aussi là chez eux.

Des pères de famille, des commerçants, un étudiant, un marchand, des hommes honnêtes, des travailleurs, rêveurs parfois, courageux souvent, anciens combattants ou résistants, ils sont morts pour la France. Raflés pour douze d'entre eux, à Dijon, le 26 février 1942. L'histoire semblait avoir oublié cette fatale arrestation.

Nos élèves ont souhaité par leurs recherches, leur travail de restitution et surtout par leur sincère engagement, lutter contre cette fatalité et inscrire par cet ouvrage, ces parcours singuliers mais ignorés ou négligés, dans une mémoire collective.

Ainsi, ce projet les aura-t-il menés vers la lecture parfois difficile de documents d'archives

publiques mais également privées. Une lecture émouvante et quelquefois compliquée ; c'est un travail d'historien de parvenir à relire ces preuves, bien souvent manuscrites et dont l'encre commence à s'effacer.

Que nous révèlent aussi, au-delà d'une grande émotion, les photos de ces familles disparues ? Qu'ils ont été des vivants. Ces images traduisent leur humanité et nous renvoie à la nôtre. Il ne reste donc pas « rien » de ces hommes assassinés. Ce projet mémoriel aura même permis à certains de nos lycéens d'avoir cette grande chance de rencontrer et d'échanger avec des descendants de ces hommes raflés le 26 février 1942, comme Robert Blum, Maurice Bigio, Raphaël Amon ou Pierre Baruch

Ce livre est donc l'aboutissement d'un long parcours également pour nos lycéens qui ont entrepris un voyage géographique sur les traces de ces treize hommes, mais aussi un voyage au cœur d'une histoire locale, d'un épisode oublié de la grande Histoire, au cœur de treize familles qui resteront désormais gravées dans nos mémoires.

Bibliographie

- Levi, Primo. Si c'est un homme. Julliard
- Wiesel, Elie. La nuit. Les Editions de Minuit
- Berr, Hélène. Journal 1942-1944 - Suivi de Hélène Berr, une vie confisquée par Mariette Job. Points (Journal d'Hélène Berr depuis avril 1942 à son arrestation en mars 1944)
- Dana, Philippe. Ginette Kolinka : une famille française dans l'Histoire. Kero
- Delbo, Charlotte. Auschwitz et après. Tome 1, Aucun de nous ne reviendra. Les éditions de minuit
- Esrail, Raphaël. L'espérance d'un baiser. Le témoignage de l'un des derniers survivants d'Auschwitz. Robert Laffont
- Foenkinos, David. Charlotte. Gallimard
- Frank, Anne. Le journal d'Anne Frank. LGF (Journal + roman graphique)
- Grinspan, Ida. J'ai pas pleuré. Pocket jeunesse
- Loridan-Ivens, Marceline. Et tu n'es pas revenu. Livre de poche

- Muller, Annette. La petite fille du Vel d'Hiv.
Livre de poche jeunesse.
- Aaron, Soazig. Le nom de Klara. Ed. Maurice Nadeau
- Helm, Sarah. Si c'est une femme. Vie et mort à Ravensbrück. Calmann-Levy
- Browning, Christopher. Des hommes ordinaires. Le 101^e bataillon de réserve de la police allemande et la Solution finale en Pologne. Tallandier
- Chaine, Catherine. Le voyage sans retour des enfants d'Izieu. Gallimard jeunesse
- Rajchman, Chil. Je suis le dernier juif. Treblinka (1942-1943). Livre de poche
- Les 4 albums de la série Les Frères Rubinstein

Inventaire des sources

I) Archives publiques françaises

A. Archives départementales de la Côte-d'Or

1090 W 35 : Correspondance concernant les affaires juives (1940-1946).

1090 W 36 : Recensement général des juifs du département en application de la loi du 2 juin 1941 : fiches individuelles de déclaration et quelques W 21041 : Service régional de police judiciaire

1090 W 38 : Fichier alphabétique des biens juifs

40 M 461 : Recherche des juifs déportés entre 1940 et 1944

B. Archives Service historique de la Défense de Vincennes

Fonds « Bureau résistance et Deuxième Guerre mondiale » : Dossiers individuels d'homologation CVR de Roger Daltroff, René Lévy et André Franck

C. Archives Service historique de la Défense de
Caen ; Division des Archives des Victimes des
Conflits Contemporains

Dossiers individuels de déportation des hommes
étudiés dans cet ouvrage

II) Autres archives publiques

A) Dossiers Arolsen

B) Archives d'Auschwitz

III) Archives privées

Archives de Nicole Aron

Archives de Nicolle Beurtheret

Archives de Roger Franck

Archives de Simone Kaufman

Archives de Joachim Salinger

Archives de Raphaël Seigneur

Archives de Victoire Seigneur

Archives de Denise Schropfer

Archives de Claude Spielmann

Élèves ayant participé au projet

Léonie Bignault	Faustine Loegel
Domitille Binetruy	Émy Loichot
Betty Bousquet	Juliette Moine
Teddie Cherki	Camille Mort-
Aurore Clauzel	Chavassus
Maëlle Diot	Laurine Poincelot
Malo Doumeizel	Ève Poupon
Adrien Favrie	Lucie Quentin
Annaëlle Frossard	Louison Saugier
Chiara Ghizzi-	Melyna Sebastiao
Carimantran	Fantine Souverain
Sarah Lam	Jasmine Tahiri
Léane Lauterbach	Mahaut Thallinger
Philémon Legros	Laurent Parizot

Table des matières

Introduction	p.3
Remerciements	p.7
Chapitre 1 : Robert, le chemin du retour (1908-1943)	p.9
Chapitre 2 : Puisqu'une photo laisse une trace : Roger Lichtenstein (1904-1942) ...	p.48
Chapitre 3 : « Souvenez-vous » : Raphaël Amon (1893-1942)	p.60
Chapitre 4 : Un honnête homme : Alfred Hauser (1888-1942)	p.73
Chapitre 5 : « Ce jour-là » : René Lévy (1900-1942)	p.83
Chapitre 6 : La vie volée d'un étudiant : Maurice Bigio (1923-1942)	p.94
Chapitre 7 : La trahison de sa nouvelle Patrie : Gustave Judenkirsch (1893-1942)	p.110
Chapitre 8 : « Cher journal » : Pierre Baruch (1905-1942)	p.117
Chapitre 9 : L'oubli réparé : Victor Friedrich (1920-1942)	p.130

Chapitre 10 : « L'inconnu » de la liste :	
Jacob Cher (1887-1943)	p.138
Chapitre 11 : De la Côte-d'Or au Roussillon,	
une résistance en cavale : l'histoire de Roger	
Daltroff (1896-1944)	p.146
Chapitre 12 : Joseph Blankenberg Père,	
travailleur infatigable (1889-1942)	p.164
Chapitre 13 : Compiègne-Royallieu, l'un des	
plus importants camps de transit français	p.175
Chapitre 14 : André Franck, Un homme	
de cœur (1899-1944)	p.188
Conclusion	p.198
Bibliographie	p.201
Inventaire des sources	p.204
Table des matières	p.207